

A movie poster for 'Le Silence des Cimes Blanches'. The background is a dramatic, high-altitude mountain landscape covered in snow and falling snowflakes. A blue classic car is driving away on a winding road that curves into the distance. In the far distance, a small town is visible, illuminated by a warm orange glow, possibly from a fire or a sunset. The overall color palette is dominated by blues and whites, with a touch of orange from the distant town.

LE LE SILENCE DES CIMES BLANCHES

Studio Thriller

Le Silence des Cimes Blanches

Par Studio Thriller

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Découverte Macabre	4
Chapitre 2 : L'Isolement Blanc	10
Chapitre 3 : Le Sceau de Sang	19
Chapitre 4 : La Première Fausse Piste	25
Chapitre 5 : Les Murmures de la Crypte	31
Chapitre 6 : Le Témoin Silencieux	38
Chapitre 7 : Le Deuxième Sacrifice	47
Chapitre 8 : La Révélation des Archives	54
Chapitre 9 : L'Effondrement Psychologique	60
Chapitre 10 : Le Climax sous la Tempête	67
Chapitre 11 : La Fuite Désespérée	74
Chapitre 12 : Le Twist Final	81

Chapitre 1

La Découverte Macabre

CHAPITRE II : LA DÉCOUVERTE MACABRE

Le vent hurlait comme une meute de loups affamés contre les parois de la vieille Ford. Gabriel serra le volant. Ses articulations étaient blanches. À 1800 mètres d'altitude, la route du Col du Loup n'était plus qu'un ruban de glace noire serpentant dans le néant.

L'odeur de fuel lourd imprégnait l'habitacle. Une fuite dans le chauffage. Une de plus. Gabriel inspira une bouffée d'air glacé par la vitre entrouverte pour ne pas s'asphyxier. Dehors, le monde disparaissait sous un linceul blanc. Le blizzard arrivait. Dans moins d'une heure, le col serait fermé. Isolé du reste du monde.

Il braqua ses phares vers la silhouette décharnée de la Chapelle des Pénitents Noirs.

L'édifice datait du XIVe siècle. Une verrue de pierre grise accrochée à la falaise, bâtie là où, disait-on, les bergers venaient expier des péchés trop lourds pour la plaine. Gabriel coupa le contact. Le silence qui suivit fut pire que le hurlement du vent. Un silence épais. Minéral.

Il sortit de la voiture. Le crissement de la neige gelée sous ses bottes résonna comme des os brisés.

À l'entrée de la chapelle, une silhouette l'attendait. Le gendarme Vasseur. Le gosse avait à peine vingt ans et le teint de la cire de bougie. Il tenait une lampe à pétrole qui oscillait nerveusement. Les coupures de courant avaient déjà commencé à frapper la

vallée.

— Inspecteur, balbutia Vasseur. On n'a rien touché. Je vous le jure.

— Heureusement pour vous, grogna Gabriel.

Une odeur de bois brûlé flottait dans l'air, mêlée au relent âcre du kérosène. À l'intérieur, la température chutait encore. L'humidité de la pierre semblait vouloir s'insinuer sous la peau, dans la moelle.

Gabriel alluma sa Maglite. Le faisceau blanc transperça l'obscurité, balayant les ex-voto poussiéreux et les bancs vermoulus. Au centre de la nef, la friture d'une radio à transistors grésillait sur l'autel. Un bruit de friture constante, un signal UHF perdu dans les montagnes, incapable de capter autre chose que le vide.

— Là-bas, indiqua Vasseur d'une main tremblante.

Gabriel s'approcha.

C'était au pied de l'autel. Une masse translucide, bleutée, émergeant de la pénombre. Un bloc de glace de près de deux mètres de haut, sculpté par le froid ou par une main démente. Et à l'intérieur, elle.

Une jeune femme.

Elle ne semblait pas morte. Elle semblait attendre. Elle était nue, la peau d'une blancheur d'albâtre, prise dans le givre comme une mouche dans l'ambre. Ses cheveux longs flottaient autour de son visage dans une ondoyante immobilité. Mais ce qui glaça le sang de Gabriel, plus que le froid de la montagne, ce fut sa posture.

Ses mains étaient jointes devant sa poitrine. Mais pas dans un geste de dévotion

classique. Les paumes étaient retournées vers l'extérieur, les doigts entrelacés de force, les ongles violets pointés vers son propre cœur. Une prière inversée. Un blasphème anatomique.

— C'est une sainte, murmura Vasseur derrière lui. Une sainte des glaces.

— C'est une scène de crime, Vasseur. Gardez vos superstitions pour le curé.

Gabriel s'accroupit. Il examina la glace. Elle n'était pas naturelle. La texture était trop lisse, trop pure. En médecine légale, on appelle cela la « cryoconservation instantanée ». Pour obtenir un tel résultat sans cristallisation excessive des tissus, il fallait un agent réfrigérant chimique. De l'azote liquide ou du CO2 solide à haute pression.

Il approcha sa lampe du visage de la victime. Ses yeux étaient ouverts. Cristallisés. Deux billes de verre qui semblaient fixer un point précis derrière Gabriel.

— Regardez ses lèvres, dit Gabriel.

Il y avait quelque chose entre ses dents. Un petit objet sombre. Gabriel sortit une pince de sa mallette de terrain. Il ne pouvait pas briser la glace sans risquer d'endommager les preuves, mais le bloc présentait une fissure au niveau de la bouche.

Il gratta délicatement. Un éclat de glace sauta. L'odeur de fuel lourd revint, plus forte. Ce n'était pas sa voiture. L'odeur venait de la glace. Le tueur avait utilisé un accélérateur de froid à base d'hydrocarbures.

Il parvint à extraire l'objet. Un disque de métal noirci.

— Une pièce de monnaie ? demanda Vasseur.

— Non. Une médaille de pèlerinage. Mais regardez la gravure.

Gabriel frotta le métal contre sa manche. Ce n'était pas le visage de la Vierge ou d'un saint. C'était un sommet montagneux. Le Pic des Égarés. Et sous le sommet, un chiffre gravé à la pointe de diamant : *1/7*.

Soudain, le grésillement de la radio de Vasseur explosa. Une voix monta dans les parasites. Une voix déformée, métallique, qui semblait venir de l'autre côté du voile de neige.

« ... Gabriel... Tu es en retard... »

L'inspecteur se redressa d'un bond, la main sur son holster.

— Vasseur ! Éteignez cette radio !

— C'est pas ma radio, chef... balbutia le gendarme, livide. Elle est éteinte.

Le bruit venait du transistor posé sur l'autel. Le vieil appareil à piles crachait maintenant un son strident, une fréquence de détresse aéronautique. 121.5 MHz. Le signal international d'urgence.

Un fracas sourd ébranla les lourdes portes en chêne de la chapelle. Le vent venait de s'engouffrer dans le narthex. Les lampes à pétrole vacillèrent, puis s'éteignirent une à une dans un souffle fétide.

L'obscurité fut totale. Seul le faisceau faiblissant de la Maglite de Gabriel éclairait encore le bloc de glace.

— Vasseur ?

Pas de réponse. Juste le crissement de la neige. Et un nouveau bruit. Un craquement

lent. Systématique.

Gabriel braqua sa lampe vers la jeune femme gelée.

La fissure sur la glace s'était agrandie. Elle courait maintenant le long du bras de la victime, jusqu'à ses mains jointes dans leur prière blasphématoire. Sous la pression interne, le bloc était en train de se rompre.

Mais ce n'était pas le dégel.

À travers la transparence de la glace, Gabriel vit les doigts de la morte bouger. Un spasme post-mortem dû à la libération des tensions gazeuses, se dit-il. Son cerveau de policier chercha désespérément une explication logique, scientifique.

Puis, il vit ses yeux. Les globes oculaires n'étaient plus fixes. Ils avaient pivoté dans leurs orbites gelées pour se braquer directement sur lui.

Un choc sourd fit vibrer le sol. Le blizzard venait de sceller la porte principale sous une congère de deux mètres. Ils étaient emmurés.

La radio sur l'autel cessa ses grésillements pour laisser place à un rire d'enfant, cristallin, qui semblait sortir de la gorge de la morte.

Gabriel recula, son pied glissant sur le sol givré. Il sentit le froid l'envahir, un froid qui n'était pas seulement thermique, mais spirituel. Il ramassa la médaille de métal. Le chiffre *1/7* semblait maintenant briller d'une lueur malade.

— On n'est pas seuls, Vasseur, murmura-t-il dans le noir.

Il n'y eut pas de réponse. Seulement le bruit d'une lampe à pétrole qui se brisait sur le sol de pierre, et l'odeur du fuel qui commençait à se répandre, irrémédiablement, vers

la flamme vacillante d'un briquet que quelqu'un venait d'allumer au fond de la nef.

Ce n'était pas Vasseur.

La silhouette qui tenait la flamme portait un masque de cuir brut, cousu de fil de fer.

— Bienvenue à Saint-Guignefort, Inspecteur, dit l'ombre. La prière ne fait que commencer.

Gabriel sentit le canon d'un fusil se presser contre sa nuque.

Le col était fermé. Le jeu pouvait débuter.

Chapitre 2

L'Isolement Blanc

CHAPITRE : L'ISOLEMENT BLANC

Le métal du canon était une morsure glacée contre ses vertèbres cervicales. Gabriel ne bougeait plus. Ses poumons semblaient remplis de verre pilé. Derrière lui, l'homme au masque de cuir exhalait une odeur de tabac froid et de sueur rance.

— Lâchez l'arme, Inspecteur, ordonna la voix. Lentement. Comme on dépose un nouveau-né.

Gabriel obéit. Son Beretta heurta le sol avec un bruit sourit, immédiatement étouffé par la couche de poussière et de givre. Au fond de la nef, la flaque de fuel s'embrasait. Une léchée orangée, vorace, grimpa le long d'un confessionnal en chêne massif. Les boiseries séculaires craquèrent comme des os.

— Qui êtes-vous ? parvint à articuler Gabriel.

— Un simple bedeau pour une liturgie nécessaire.

Un coup de crosse. Violent. Précis.

L'obscurité submergea Gabriel avant qu'il n'ait pu sentir le sol heurter son visage.

Le réveil fut une symphonie de douleur. Gabriel ouvrit les yeux sur un plafond voûté, strié de fissures qui ressemblaient à des veines. L'air était saturé d'une odeur de

pétrole et de bois calciné. Il était allongé sur un lit de camp, dans ce qui semblait être l'ancien bureau administratif du sanatorium de Saint-Guignefort.

À l'extérieur, le monde avait disparu.

Le hurlement du vent contre les parois de béton armé était assourdissant. C'était la *Lombarde*, ce vent d'est qui sature l'air de cristaux de glace et réduit la visibilité à néant. En montagne, on appelait cela le « Jour Blanc ». Ici, c'était l'Isolement Blanc.

— Vous avez une sacrée bosse, Inspecteur.

Gabriel tourna la tête. Vasseur était là, assis sur une chaise en métal, une radio à transistors posée sur les genoux. L'appareil ne crachait qu'une friture agressive, un grésillement de fin du monde.

— Vasseur... murmura Gabriel en se redressant. L'homme au masque... La gamine à la radio...

— Il n'y a personne, Gabriel. Juste nous. Et eux.

Vasseur désigna la porte de la pièce. Sept personnes attendaient dans le couloir, silhouettes spectrales éclairées par la lueur blafarde d'une lampe à pétrole posée au sol. Les sept résidents permanents de Saint-Guignefort.

Il y avait là le Docteur Arnault, ancien directeur de l'établissement, dont les mains tremblaient d'un Parkinson mal contenu. À ses côtés, une femme en robe de chambre de laine, serrant un chapelet. Les autres n'étaient que des ombres : un ancien infirmier, trois patients chroniques que le temps avait oubliés ici, et une jeune femme au regard fixe, presque translucide.

— Le feu est éteint, reprit Vasseur. On a eu de la chance. Mais le générateur principal

a lâché. On tourne sur les réserves de kérosène pour l'éclairage d'appoint.

Gabriel se leva, le sol tanguant sous ses bottes. Il sentit la médaille dans sa poche.

1/7.

— Il faut appeler les secours, dit Gabriel. Cette morte dans la crypte... ce n'est pas un accident de randonnée. Elle a été vidée de son sang, Vasseur. Comme un gibier.

Vasseur eut un rire sans joie. Il pointa du doigt le coin de la pièce. Un boîtier mural en bakélite noire, le téléphone de service du sanatorium. Le combiné pendait, inutile, au bout de son cordon.

— J'ai déjà essayé.

Gabriel s'approcha. Il ramassa le câble. La coupe était nette. Trop nette pour être l'œuvre de la tempête. Le cuivre brillait encore d'un éclat neuf sous la lumière de la lampe.

— Sectionné de l'intérieur, constata Gabriel. Avec une pince coupante professionnelle.

— Les lignes de haute montagne sont enterrées à deux mètres sous terre pour éviter le gel, ajouta Vasseur, sa voix devenant plus technique, presque clinique. Pour couper le signal, il faut agir ici, au répartiteur, ou au central du village, à quinze kilomètres d'ici. On est coupés du monde, Gabriel. Plus de téléphone. Plus de radio, à part cette friture de merde. La tempête crée un dôme d'interférences électromagnétiques. On est dans une boîte de conserve au sommet des Alpes.

Gabriel s'avança vers la fenêtre. Il gratta le givre sur la vitre épaisse. De l'autre côté, il n'y avait rien. Un néant laiteux. La neige tombait avec une densité telle qu'elle semblait solide. À cette altitude, 2500 mètres, la neige n'était pas un météore, c'était

un linceul.

— Où est l'homme au masque ? demanda l'Inspecteur.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répondit Arnault, le vieux médecin, en s'avancant dans la pièce. On vous a trouvé évanoui dans la nef. Le feu commençait à prendre. On a éteint les flammes. Il n'y avait personne d'autre.

Gabriel scruta les visages des sept résidents. Ils étaient pâles, marqués par les années de réclusion dans ce sanatorium transformé en hospice de fin de ligne. L'architecture du lieu, conçue dans les années 30 selon les principes de l'héliothérapie de Paimio, était censée guérir la tuberculose par la lumière et l'air pur. Aujourd'hui, les larges terrasses étaient des pièges à vent, et les couloirs des courants d'air mortels.

— L'un d'entre vous a coupé ce fil, dit Gabriel en brandissant le câble sectionné.

Le silence qui suivit fut plus lourd que la neige à l'extérieur.

— Pourquoi ferions-nous cela ? demanda la femme au chapelet. Nous avons besoin de médicaments. De vivres. Personne ne survit ici sans lien avec la vallée.

Gabriel ne répondit pas. Il se concentra sur la radio de Vasseur. Entre deux vagues de statiques, il crut entendre un son. Un rythme.

Tic. Tic. Tic-tic-tic.

— C'est du morse ? demanda Gabriel.

Vasseur monta le son. Le grésillement s'intensifia, déchirant les tympans.

— Non, murmura Vasseur, le visage blêmi. C'est un signal de balise. Une fréquence

de détresse aéronautique. Mais elle émet à l'envers.

Soudain, la radio se tut brusquement. Une voix d'enfant, la même que dans la nef, s'éleva du haut-parleur avec une clarté terrifiante.

— *Le premier est tombé. Il en reste six. La prière avance.*

Une coupure de courant brutale plongea la pièce dans un noir d'encre. Le seul point lumineux était le foyer vacillant de la lampe à pétrole au sol, qui commençait à manquer de combustible.

Dans l'obscurité, Gabriel entendit un bruit de frottement. Le crissement de la neige gelée sous des bottes lourdes. Mais le bruit ne venait pas de l'extérieur.

Il venait du plafond. Juste au-dessus d'eux. Dans les conduits d'aération condamnés du sanatorium.

— Tout le monde reste groupé ! cria Gabriel en cherchant son briquet. Vasseur ! Prends ta lampe !

Le clic d'un briquet. Une flamme orange.

Gabriel balaya la pièce du regard. Les résidents étaient là. Un, deux, trois, quatre, cinq, six.

— Où est le Docteur Arnault ? demanda Gabriel, le cœur battant à tout rompre.

La porte du bureau, qui donnait sur le grand escalier de service, était entrouverte. Elle battait lentement au gré des courants d'air.

Gabriel se précipita dans le couloir, Vasseur sur ses talons. La lueur de leurs lampes

dansait sur les murs écaillés, révélant des traces de pas fraîches dans la fine couche de givre qui recouvrait le sol. Des pas larges. Trop larges pour être ceux du vieux médecin.

Ils arrivèrent au sommet du grand escalier à vis. Au centre du vide, suspendu à la cordelette de la cloche de l'ancienne chapelle, un corps oscillait lentement.

C'était Arnault.

Ses pieds touchaient presque le sol de l'étage inférieur. Mais ce n'était pas la pendaison qui l'avait tué. Son torse avait été ouvert avec une précision chirurgicale, de la fourchette sternale au pubis. Ses organes internes avaient été retirés et disposés au sol, en cercle, autour de lui.

Sur son front, gravé à la pointe d'un scalpel, un chiffre sanglant : *2*.

Gabriel sentit son sang se glacer. Il regarda vers le haut, vers les ténèbres des étages supérieurs où la tempête s'engouffrait par des vitres brisées.

— Vasseur...

— Quoi ?

— La gamine a dit "Il en reste six".

Gabriel se tourna vers les résidents qui s'étaient regroupés en haut de l'escalier, leurs visages déformés par la terreur.

— Elle ne comptait pas Arnault. Elle nous comptait, nous. Les sept.

Il compta à nouveau. Les résidents. Vasseur. Lui-même.

Il manquait la jeune femme au regard fixe. Elle s'était volatilisée dans le noir.

C'est alors que la radio de Vasseur, restée dans le bureau, se remit à hurler. Ce n'était plus une voix d'enfant. C'était un enregistrement. Un cours d'anatomie datant des années 50, une voix monocorde expliquant comment extraire un poumon sans endommager la cage thoracique.

Et au milieu de cette voix de professeur, un nouveau bruit monta des profondeurs du bâtiment. Un râle métallique, comme si on traînait une chaîne de fer sur le béton.

Gabriel ramassa son Beretta qu'il avait récupéré au sol un peu plus tôt. Il vérifia le chargeur.

— On ne va pas attendre qu'ils nous cueillent un par un, dit-il à Vasseur. On descend à la chaufferie. C'est le seul endroit où on peut verrouiller les portes.

— Gabriel, regarde la main d'Arnault, souffla Vasseur.

L'inspecteur s'approcha du cadavre suspendu. Dans la main droite du médecin, crispée par la rigueur cadavérique précoce due au froid intense, se trouvait un morceau de papier jauni.

Gabriel le déplia. C'était une page arrachée à un registre de décès du sanatorium, datée de 1944.

Un seul nom y figurait, écrit à l'encre rouge : *Guignefort*.

En bas de la page, une mention manuscrite ajoutée récemment :

"L'isolement n'est pas une barrière. C'est un autel."

Un hurlement déchira soudain le silence, venant de la cave. Un cri de femme, aigu, inhumain, qui fut brusquement étouffé par le bruit d'une hache s'enfonçant dans du bois. Ou dans de la chair.

Gabriel s'élança vers l'escalier, mais une main puissante l'agrippa par l'épaule.

— N'y allez pas, Inspecteur, murmura l'un des patients, un homme dont le visage était à moitié dévoré par une ancienne cicatrice.

— Pourquoi ?

L'homme pointa du doigt les fenêtres du couloir. La neige ne tombait plus seulement verticalement. Elle tourbillonnait, formant des formes grotesques contre le verre.

— Ce n'est pas la tempête qui nous enferme, dit le vieil homme d'une voix tremblante. C'est elle qui les a ramenés.

— Qui ça, "ils" ?

— Les sacrifiés de la "Chambre Blanche". Ceux qu'on laissait mourir sur les terrasses pour ne pas gaspiller de charbon. Ils ont faim, Inspecteur. Et le chiffre 1 n'était que l'apéritif.

À ce moment précis, toutes les lampes à pétrole du couloir s'éteignirent simultanément, comme si une main invisible avait soufflé dessus.

Dans le noir total, Gabriel entendit un murmure juste à son oreille. Une voix de petite fille, cristalline et glaciale.

— *Cache-cache, Inspecteur. C'est mon tour de chercher.*

Le bruit d'un verrou que l'on tire résonna derrière eux. La porte vers la chaufferie — leur seule issue — venait d'être condamnée de l'extérieur.

Ils étaient pris au piège dans le ventre de la bête de béton. Et le jeu ne faisait effectivement que débiter.

Chapitre 3

Le Sceau de Sang

****CHAPITRE : LE SCEAU DE SANG****

L'obscurité n'était pas vide. Elle était solide. Une masse de goudron invisible qui s'écoulait dans les poumons de Gabriel.

Le cliquetis d'un briquet Zippo déchira le silence. Une flamme vacillante fit danser les ombres sur les murs de béton brut. Le vieux s'appelait Hardouin. Ses mains tremblaient tellement que la petite lueur manquait de s'éteindre à chaque spasme.

— Trouvez l'huile, grimaça Gabriel. Vite.

Il n'y avait aucune issue. La porte de la chaufferie, un panneau de fer lourd de deux pouces d'épaisseur, était verrouillée de l'extérieur. Le bruit du verrou n'avait pas été mécanique. C'était le son d'un métal fusionnant avec la glace.

Hardouin tâtonna vers une étagère. Il renversa un bidon de fuel lourd qui se répandit sur le sol avec une odeur âcre, poisseuse. Une odeur de garage et de mort. Enfin, une mèche prit feu. Une lampe à pétrole crachota une lumière rousse, sale, éclairant le centre de la pièce.

Le cadavre les attendait là.

C'était le « numéro 1 ». Un homme d'une cinquantaine d'années, retrouvé à l'aube sur la terrasse sud, figé dans une pose de prière grotesque. On l'avait transporté ici en attendant les secours que la tempête ne laisserait jamais arriver.

Gabriel s'approcha. Il était inspecteur, pas légiste. Mais à 1500 mètres d'altitude, sous un blizzard qui effaçait le monde, les titres ne comptaient plus. Seule comptait la vérité brute.

— Aidez-moi à le monter sur l'établi, ordonna Gabriel.

Hardouin recula, les yeux exorbités.

— On ne touche pas aux morts de la Chambre Blanche. C'est un sacrilège. Ils réclament leur dû.

— Le seul sacrilège ici, c'est le meurtre, rétorqua Gabriel en saisissant le corps par les épaules.

Le cadavre était un bloc d'antracite humain. La peau, durcie par le gel, avait la texture du cuir bouilli. Gabriel dut forcer pour redresser le buste. Un craquement sec retentit. Une vertèbre qui céda. Le bruit résonna contre les cuves de fuel comme un coup de feu.

Sur le dos de la victime, le chiffre « 1 » avait été gravé profondément dans la chair, avant que le sang ne gèle en stalactites rouges.

Gabriel sortit son couteau suisse, le modèle de l'armée. Il ne cherchait pas une cause de décès évidente — le froid s'en était chargé — mais l'origine de ce gonflement anormal à la base de la gorge. Une bosse dure, anguleuse, qui déformait le cartilage thyroïde.

— Qu'est-ce que vous faites ? chuchota Hardouin.

— Je cherche la clé de ce jeu de cache-cache.

Le métal mordit la chair gelée. Pas de sang. Juste un grincement de cristaux de glace. Gabriel incisa verticalement. L'odeur qui s'échappa du corps fut une insulte : un

mélange de putréfaction précoce et de bois brûlé.

Ses doigts gantés fouillèrent l'œsophage durci. Il sentit quelque chose de froid. Plus froid que la glace. Un objet lourd.

Il tira.

Une pièce de métal oblongue apparut, couverte d'une glaire sombre. Gabriel l'essuya sur son revers de manche.

C'était un médaillon de plomb. Un disque épais, grossièrement fondu, mais portant une gravure d'une précision chirurgicale. Une tour brisée entourée d'un serpent se mordant la queue.

Hardouin laissa tomber sa lampe. Elle s'écrasa au sol sans s'éteindre, léchant les flaques de fuel. Son visage était devenu plus blanc que la neige au-dehors.

— Les Valerius... murmura-t-il. Ce n'est pas possible. Ils sont tous morts en 1924.

— Qui sont-ils ? Gabriel serra le médaillon. Le plomb semblait vibrer contre sa paume.

— Les bâtisseurs de ce mouiroir. Ils croyaient que le sang pur ne pouvait survivre qu'en altitude, loin de la « corruption des vallées ». Ils ont pratiqué des choses... des sélections. La Chambre Blanche, c'était leur laboratoire de triage. Quand la grippe a frappé, ils ont enfermé les malades sur les terrasses. Pour les regarder s'éteindre.

Gabriel observa les armoiries. La tour brisée. Le sceau d'une lignée éteinte, logé dans la gorge d'un homme mort aujourd'hui.

— Ce médaillon n'a pas été avalé, Hardouin. Il a été inséré de force après la mort. Comme on scelle une lettre.

Soudain, la radio à transistors posée sur l'établi de maintenance s'alluma d'elle-même. Une friture stridente envahit la pièce. Un son de glace broyée, de vent hurlant dans des tuyaux de cuivre.

Fritzzzzz... Gabriel... Fritzzzzz...

L'inspecteur se figea. Sa main se porta à son arme, mais il ne visait que le vide.

— *Tu brûles, Inspecteur...* fit la voix de petite fille. *Mais le plomb ne brûle pas. Il pèse. Il tire vers le bas.*

Un bruit sourd ébranla la porte de fer. *Boum.*
Puis un deuxième. *Boum.*

Ce n'était pas quelqu'un qui frappait. C'était quelque chose qui se jetait contre le métal. À chaque impact, la température dans la chaufferie chutait de plusieurs degrés. La buée de leur respiration formait maintenant un nuage épais, presque solide.

Gabriel regarda le cadavre. Le « numéro 1 ».
Les yeux de la victime s'étaient ouverts.

Ce n'était pas un réveil miraculeux. C'était une réaction physique. Le froid extrême contractait les muscles oculaires. Mais le regard était braqué sur lui. Un regard de verre mort, reflétant la flamme de la lampe au sol.

— Le chiffre 1 était l'apéritif, répéta Hardouin d'une voix monocorde, comme s'il entraînait en transe. Le plomb appelle le plomb. Le sang appelle le sang.

Gabriel se précipita vers la radio et l'éteignit d'un coup sec. Le silence qui suivit fut pire. On entendait désormais un crissement. Quelqu'un, ou quelque chose, grattait la porte avec des ongles de pierre.

— Inspecteur ! Regardez le médaillon ! hurla Hardouin.

Gabriel ouvrit sa main. Le sceau de plomb commençait à suinter. Un liquide rouge sombre, épais, s'écoulait des gravures de la tour brisée. Ce n'était pas de l'encre. C'était du sang chaud, fumant dans l'air glacial.

Le sang coula le long de son poignet, traçant une ligne écarlate sous sa manche.

Boum.

La porte de fer se courba vers l'intérieur. Un pli apparut dans l'acier, comme si une force herculéenne pressait de l'autre côté.

— Hardouin, trouvez une arme ! Une hache, un levier, n'importe quoi !

Mais le vieil homme ne bougeait plus. Il fixait le coin sombre de la chaufferie, là où les cuves de fuel projetaient des ombres démesurées.

— Elle est là, chuchota-t-il.

Gabriel tourna la tête. Dans l'angle, une petite silhouette se découpait. Une robe de coton blanc, piquée de givre. Des pieds nus sur le béton gelé. La petite fille ne le regardait pas. Elle regardait le médaillon dans sa main.

— *C'est le mien*, dit-elle. Sa voix ne passait pas par l'air, elle résonnait directement dans la boîte crânienne de Gabriel. *Papa me l'a donné pour que je ne crie pas quand ils ont fermé la fenêtre de la terrasse.*

Elle leva un bras décharné. Ses doigts étaient bleus, les ongles arrachés.

— *Le sceau est rompu, Inspecteur. Maintenant, tout le monde doit sortir de la Chambre Blanche.*

Le verrou de la porte vola en éclats. Le métal hurla. Un souffle de blizzard s'engouffra dans la pièce, éteignant la lampe à pétrole.

Dans l'obscurité redevenue totale, Gabriel sentit une main de glace se poser sur la sienne. Une main minuscule, mais dont la force lui broya instantanément les métacarpiens.

Le médaillon tomba au sol avec un bruit sourd.

— *À vous de compter, Inspecteur. Je vais me cacher.*

Un cri déchira la nuit, mais Gabriel ne sut pas s'il venait d'Hardouin, de lui-même, ou des dizaines de gorges qui s'ouvraient soudainement dans les couloirs du sanatorium.

Le Silence des Cimes Blanches était mort. Le massacre des Valerius venait de reprendre, un siècle plus tard.

Et sur le mur, juste avant que Gabriel ne perde connaissance, il vit, tracée par le fuel renversé, une nouvelle marque.

Le chiffre ****2****.

Chapitre 4

La Première Fausse Piste

CHAPITRE : LA PREMIÈRE FAUSSE PISTE

Le réveil fut une explosion de phosphore blanc derrière ses paupières.

Gabriel inspira brusquement. L'air était saturé de particules de suie et de l'odeur écœurante du fuel lourd. Il essaya de bouger sa main gauche. Un éclair de douleur pure remonta jusqu'à son épaule, lui arrachant un grognement de fauve blessé. Ses métacarpiens n'étaient plus qu'un sac de débris osseux sous une peau violacée.

L'obscurité de la Chambre Blanche était totale. Seul le sifflement du blizzard, s'engouffrant par le verrou brisé, brisait le silence sépulcral.

— Hardouin ?

Pas de réponse. Juste le crépitement lointain d'une radio à transistors, perdu quelque part dans les méandres du sanatorium. Une friture agressive, électrique, qui semblait moduler des syllabes oubliées.

Gabriel se redressa en s'appuyant sur son bras valide. La lampe à pétrole gisait au sol, son réservoir vide. Sur le mur, là où le fuel avait été projeté, le chiffre ****2**** luisait d'un éclat gras, comme une plaie ouverte dans la pierre.

Il devait bouger. L'hypothermie était une prédatrice patiente. À cette altitude, le corps humain perdait un degré toutes les dix minutes sans source de chaleur.

Il quitta la pièce, traînant sa main broyée contre son torse. Dans le couloir, l'éclairage de secours vacillait. Des ampoules blafardes, alimentées par un générateur à bout de souffle, crachaient des lueurs de fin du monde.

CRAC.

Le bruit venait de l'aile Est. L'ancien bloc opératoire.
Le crissement caractéristique de la neige gelée sous des bottes de cuir.
Un homme marchait là-bas. Et il ne cherchait pas à se cacher.

L'odeur changea. Le fuel laissa place à la puanteur âcre du papier brûlé et de la colle organique. Une fumée noire, épaisse comme du goudron, s'étirait le long du plafond nervuré.

Gabriel dégaina son arme de la main droite. Son index tremblait sur la détente. Il franchit le seuil de l'ancien bureau des archives.

Au centre de la pièce, un homme était accroupi devant un vieux poêle en fonte dont le clapet restait ouvert. Des flammes orangées léchaient les murs tapissés de givre. L'individu jetait des liasses de dossiers médicaux dans le brasier avec une frénésie de possédé.

— Halte ! Police ! Ne bougez plus !

L'homme ne sursauta même pas. Il tourna lentement la tête.
C'était le Dr Aris.

Un exilé. Un homme dont le passé en Europe de l'Est était aussi flou que les sommets environnants par jour de tempête. Son visage, creusé par les privations et l'abus de

barbituriques, était éclairé par l'enfer qu'il entretenait. Ses doigts étaient noirs d'encre et de cendre.

— Vous arrivez trop tard, Inspecteur, murmura Aris. La combustion est la seule forme de purification que cette montagne comprenne.

Gabriel s'approcha, le canon de son arme dirigé vers le front du médecin.

— Les mains sur la tête. Maintenant. Vous êtes en état d'arrestation pour destruction de preuves et complicité de meurtre.

Aris laissa échapper un rire sec, un bruit de parchemin qu'on déchire.

— De preuves ? Vous croyez que je cache un crime humain ? Regardez autour de vous, Gabriel. Le sanatorium de Valerius n'était pas un hôpital. C'était un garde-manger.

Gabriel jeta un coup d'œil au sol. Des dossiers datant de 1924. Des fiches de suivi de la tuberculose osseuse. Mais les annotations en marge n'avaient rien de médical. Elles parlaient de "résistance au froid extrême", de "dilatation des pupilles en l'absence de lumière" et de "fréquences vibratoires des cordes vocales".

— Vous brûlez les archives des Valerius, gronda Gabriel. Vous effacez les traces du massacre de la nuit dernière.

— Je nous protège ! hurla soudain Aris en se relevant.

Il pointa un doigt tremblant vers la fenêtre, au-delà de laquelle la tempête hurlait.

— L'Entité n'a pas besoin de portes pour entrer. Elle a besoin de noms. Tant que ces dossiers existent, elle a un ancrage. Elle sait qui nous sommes. Elle connaît la structure de nos os, le volume de nos poumons. Elle se nourrit de la connaissance que nous avons d'elle !

— C'est fini, Aris. Les délires mystiques ne vous sauveront pas. Le chiffre 2 a été marqué. Hardouin a disparu. C'est vous qui avez fait ça ?

Aris écarquilla les yeux. Ses pupilles semblaient occuper tout l'iris.

— Le 2 ? Déjà ?

Il se mit à trembler violemment. Sa radio, accrochée à sa ceinture, cracha une friture assourdissante. Au milieu du chaos sonore, une voix d'enfant sembla chuchoter : *« Trouvé. »*

— Je n'ai touché à personne, balbutia Aris. Je brûlais les fichiers pour rompre le lien. Le sceau... le sceau est brisé depuis que vous avez ouvert la Chambre Blanche. Vous avez réveillé le Silence, Inspecteur. Et le Silence a faim.

Gabriel fit un pas en avant pour le menotter, mais sa main gauche le trahit. Une décharge nerveuse le cloua sur place. Il faillit lâcher son arme.

— Écoutez-moi, reprit Aris, sa voix redescendant dans un murmure urgent. Les Valerius n'ont pas été assassinés par un homme. Ils ont été récoltés. Un par un. En commençant par le plus jeune. C'est un cycle. Cent ans de sommeil, cent ans d'oubli.

— Taisez-vous ! Gabriel plaqua le canon contre la tempe du médecin. Où est Hardouin ?

— Hardouin est déjà dans les cimes, Inspecteur. Il n'est plus qu'un écho. Si vous voulez arrêter ça, ne cherchez pas un coupable. Cherchez la source du froid.

Soudain, la radio d'Aris devint silencieuse. Un silence physique, pesant, qui sembla aspirer l'air de la pièce.

Les flammes du poêle s'écrasèrent, devenant bleues, puis s'éteignirent d'un coup, comme si une main invisible les avait étouffées.

L'obscurité retomba. Seule restait l'odeur du bois brûlé.

— Elle est là, souffla Aris.

Un bruit de succion retentit au plafond. Un crissement de métal tordu.

Gabriel leva sa lampe torche de la main droite. Le faisceau balaya les solives de bois massif.

Il n'y avait rien.

Puis, il abaissa la lumière vers le sol.

Le Dr Aris n'était plus là.

Il n'y avait aucune trace de lutte. Aucun cri.

Juste ses bottes, posées bien droites devant le poêle, encore fumantes.

Vides.

Gabriel recula, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Il sentit un courant d'air glacé dans son cou. Une respiration qui ne lui appartenait pas.

Sa radio grésilla à son tour. Une voix métallique, celle de la centrale en bas dans la vallée, perça enfin la tempête.

— *Ici le poste de commandement. Inspecteur Gabriel, vous me recevez ? Répondez !*

Gabriel saisit son combiné, la voix nouée.

— Ici Gabriel. J'ai... j'ai perdu le suspect. Le Dr Aris a disparu. Envoyez des renforts. Immédiatement.

— *Impossible, Gabriel. La route est coupée par une avalanche. Mais ce n'est pas

pour ça que je vous appelle.*

La friture reprit de plus belle, une mélodie stridente qui faisait saigner les oreilles.

— *On vient de recevoir le rapport légiste préliminaire sur l'échantillon de sang retrouvé dans la Chambre Blanche, Gabriel. Celui que vous nous avez envoyé par le tube pneumatique avant la coupure.*

— Et alors ? demanda Gabriel, les yeux fixés sur les bottes vides d'Aris.

— *Ce n'est pas du sang humain. Ni animal. C'est un composé de kérosène et de liquide céphalo-rachidien datant de plus d'un siècle. Et Gabriel...*

— Quoi ?

— *Le Dr Aris est mort en 1944. On a retrouvé son certificat de décès dans les archives de la Croix-Rouge il y a dix minutes. Il a été exécuté par les Allemands pour avoir pratiqué des rituels interdits sur des officiers blessés.*

Gabriel sentit le sol se dérober sous lui.

Il tourna lentement la tête vers le poêle éteint.

Sur la paroi en fonte, tracée dans la suie fraîche par des doigts invisibles, une nouvelle marque venait d'apparaître.

Le chiffre ****3****.

Et de l'autre côté de la porte des archives, dans le couloir plongé dans le noir, quelque chose commença à fredonner une berceuse.

Chapitre 5

Les Murmures de la Crypte

CHAPITRE : LES MURMURES DE LA CRYPTTE

Le silence qui suivit la fin de la communication radio était plus lourd que le gel. Dans les écouteurs de Gabriel, il ne restait qu'une friture agressive, un larsen blanc qui semblait vouloir lui percer les tympans.

Aris est mort en 1944.

La phrase tournait en boucle, un disque rayé dans son esprit embrumé par le froid. Gabriel fixa le chiffre ****3**** tracé sur le poêle. La suie était grasse. Humide. Presque organique. De l'autre côté de la porte en chêne massif des archives, la berceuse continuait. Une voix de femme, suraiguë, distordue par l'écho du couloir, entonnait une mélodie sans paroles.

Gabriel ne pouvait pas sortir par là. S'il ouvrait cette porte, il ne trouverait pas un médecin de montagne, mais une abomination de kérosène et d'histoire oubliée.

Il recula, heurtant une étagère. Des dossiers glissèrent, s'éparpillant comme des feuilles mortes sur le parquet noirci. Ses poumons le brûlaient. L'air de la pièce s'était raréfié, chargé d'une odeur de fuel lourd, une émanation industrielle qui n'avait rien à faire dans une station de haute altitude.

Il braqua sa lampe à pétrole sur la bibliothèque du fond.

C'était un mastodonte de bois sombre, sculpté de motifs alpins grotesques : des

chamois aux yeux vides, des sapins aux branches semblables à des griffes. Gabriel remarqua un détail. Une anomalie. Le sol devant la section "Anatomie & Pathologies Exotiques" était marqué de profondes rainures en arc de cercle.

On avait déplacé ce meuble. Souvent.

Il posa sa lampe sur un guéridon. Ses mains tremblaient. Il agrippa le montant de la bibliothèque et tira de toutes ses forces. Rien. Il poussa. Un grincement de métal rouillé déchira le silence, couvrant un instant la berceuse extérieure.

Le meuble pivota sur un axe invisible.

Derrière, pas de mur. Pas de pierre. Juste un trou béant. Une gorge d'obscurité qui exhalait un souffle fétide, un mélange de bois brûlé et de froid absolu.

Gabriel récupéra sa lampe. La flamme vacilla, menaçant de s'éteindre. Il s'engouffra dans l'ouverture juste au moment où la poignée de la porte des archives commençait à descendre.

Lentement. Très lentement.

Le passage était étroit. Les parois n'étaient pas maçonnées, mais taillées directement dans le schiste. C'était une cicatrice dans la montagne. Gabriel descendait une série de marches irrégulières, taillées à même le roc. À chaque pas, le crissement de la neige gelée sous ses bottes résonnait comme des coups de feu dans le boyau étroit.

L'humidité saturait l'air. Le kérosène, encore. L'odeur devenait suffocante, collant aux parois, brillant comme du vernis frais sous la lueur de sa lampe.

Puis, le son changea.

Ce n'était plus la berceuse. C'était autre chose. Un bourdonnement sourd, une vibration qui ne passait pas par les oreilles, mais par les os du bassin et de la cage thoracique. Un chant.

Polyphonique.

Des dizaines de voix, peut-être des centaines, s'élevaient dans un accord parfait, d'une complexité mathématique effrayante. Gabriel s'arrêta, plaquant sa main contre la roche.

La paroi vibrait. Les chants ne venaient pas d'une pièce plus loin. Ils semblaient émaner de la pierre elle-même. La montagne chantait.

Il sortit son transistor de sa poche, espérant capter un signal, n'importe quoi pour briser cette hypnose acoustique. L'appareil cracha une friture violente. Les ondes étaient saturées. À travers le bruit blanc, des fragments de phrases en allemand et en latin s'entrechoquaient, portés par des fréquences fantômes.

« Das Fleisch ist das Gefängnis... »

« ...cruor in aeternum... »

Gabriel continua sa progression. Le tunnel s'élargit brusquement pour déboucher sur une galerie monumentale. Ici, l'éclairage changea. Des lampes à pétrole, fixées à des supports en fer forgé datant de l'époque de la guerre, brûlaient d'une lueur blafarde. Elles étaient alignées avec une précision militaire tous les dix mètres.

Au centre de la galerie, une conduite forcée en acier rivetée courait le long du sol, suintant un liquide noir et visqueux. Du fuel. Des tonnes de fuel lourd transportées au cœur de la montagne.

— Pourquoi ? murmura-t-il, sa voix étouffée par la résonance des chants.

Il s'approcha d'une plaque de cuivre rivée sur la conduite.

****PROJEKT WOLRAM – 1943****

****STRENG GEHEIM****

Ses connaissances en histoire militaire remontèrent à la surface. Le projet Wolfram. Une rumeur parmi les alpinistes de la région. Un laboratoire de recherche sur les énergies fossiles et la cryogénie, censé avoir été démantelé par les Alliés en 1945.

Mais le projet n'avait jamais été démantelé. Il avait été enterré.

Le chant polyphonique atteignit un crescendo. Gabriel se rendit compte que les voix suivaient une structure précise : celle d'un battement de cœur.

Boum-boum. Boum-boum.

Il atteignit le bout de la galerie. Une porte blindée, marquée de l'aigle stylisé, était entrouverte. Le givre recouvrait les gonds. Gabriel glissa sa tête à l'intérieur.

C'était la crypte.

Une salle circulaire immense, de la taille d'une cathédrale, creusée sous le sommet des Cimes Blanches. Au centre, un dôme de verre et d'acier abritait une structure qui défiait toute logique architecturale : des milliers de crânes humains, empilés avec une précision chirurgicale pour former une immense antenne parabolique dirigée vers le zénith, là où la roche rejoignait la surface.

Chaque crâne était relié à un réseau de fils de cuivre et de tubes en caoutchouc dans

lesquels circulait le mélange de kérosène et de liquide céphalo-rachidien.

Le liquide pulsait. Les crânes vibraient. Ils étaient les haut-parleurs de cette chorale macabre.

— C'est une radio, souffla Gabriel, les yeux écarquillés par l'horreur. Ils ont construit une radio avec des morts.

Soudain, le chant s'arrêta net.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le vacarme précédent. Dans le noir absolu de la crypte, Gabriel entendit un bruit de succion. Un bruit de bottes marchant dans un liquide épais.

Il braqua sa lampe vers le centre de la pièce, au pied de l'antenne d'ossements.

Aris était là.

Mais ce n'était plus l'homme qu'il avait croisé dans le refuge. Son visage était une cire fondue, ses yeux deux trous noirs d'où s'écoulait le fuel visqueux. Il tenait dans sa main un micro en bakélite relié à la structure de crânes.

L'entité qui portait les vêtements d'Aris leva lentement la main. Elle pointa un doigt vers Gabriel.

— Gabriel, dit la chose. Sa voix n'était pas humaine. C'était une superposition de mille fréquences radio, un accord dissonant qui fit saigner les oreilles du jeune homme.

— Qu'est-ce que vous êtes ? hurla Gabriel en reculant vers la porte blindée.

— Nous sommes la fréquence de réserve, répondit Aris-chose. Le monde nous a oubliés, mais la montagne nous a conservés. Dans le froid, rien ne meurt jamais vraiment. On ne fait que... stagner.

La créature fit un pas en avant. Un liquide noir gicla de ses articulations.

— Tu as vu le chiffre, Gabriel ? demanda-t-elle avec une douceur atroce.

Gabriel se souvint du ****3**** sur le poêle.

— Le décompte n'est pas pour ta mort, continua la chose. Le décompte est pour l'émission.

Un bruit de machinerie lourde s'éveilla sous leurs pieds. La montagne entière se mit à trembler. Au sommet de l'antenne de crânes, une lueur bleutée, électrique, commença à crépiter. Une odeur d'ozone se mêla à celle du fuel.

— 3 était pour la préparation, dit Aris.

Sur le mur de la crypte, une ombre immense commença à se dessiner, projetée par la lumière de l'antenne.

Un nouveau chiffre apparut, se gravant spontanément dans la roche gelée par une force invisible.

****2****.

— Onze minutes, Gabriel, murmura la chose. Onze minutes avant que nous ne diffusions notre berceuse sur toutes les ondes du continent. Et alors, le Silence des Cimes Blanches deviendra le Silence du Monde.

À cet instant, la radio à transistors dans la poche de Gabriel se mit à hurler. Ce n'était plus de la friture.

C'était le cri d'une femme.

Et Gabriel reconnut ce cri. C'était celui de sa propre mère, disparue dans une avalanche vingt ans plus tôt, exactement au même endroit.

— Maman ? balbutia-t-il, perdant toute notion de survie.

La créature sourit, ou du moins, sa mâchoire se décrocha dans une imitation de sourire.

— Elle est dans la bande passante, Gabriel. Tu veux la rejoindre ?

Elle tendit le micro vers lui.

Soudain, la porte blindée derrière Gabriel se referma d'un coup sec, actionnée par un mécanisme hydraulique. Il était enfermé.

Dans le silence de la crypte, un nouveau son s'éleva. Un tic-tac métallique.

Le compte à rebours venait de s'accélérer.

Chapitre 6

Le Témoin Silencieux

****CHAPITRE : Le Témoin Silencieux****

L'obscurité dans la crypte n'était pas vide. Elle était solide. Elle pesait sur les poumons de Gabriel comme une nappe de plomb.

Dix minutes quarante-deux secondes.

Le tic-tac n'était pas celui d'une horloge à balancier. C'était le bruit sec, métallique, d'un relais électromécanique. Un mécanisme de précision, probablement issu d'un ancien détonateur de l'époque de la Guerre Froide. Gabriel sentait l'odeur du fuel lourd s'infiltrer sous la porte blindée. Le liquide gras, visqueux, utilisé pour alimenter les générateurs de secours de la station de radio.

— Tu écoutes, Gabriel ? reprit la voix, grésillante.

Le haut-parleur de la radio à transistors crachait le cri de sa mère. Un son pur. Trop pur pour être un enregistrement de vingt ans. C'était une modulation de fréquence parfaite, une empreinte vocale reconstituée par un algorithme impitoyable.

Gabriel recula, ses bottes glissant sur le sol de béton givré. Le froid mordait ses chevilles.

— Ce n'est pas elle, hoqueta-t-il. Elle est morte au Pic du Diable.

— Rien ne meurt jamais vraiment dans la neige, Gabriel. Tout est juste... conservé.

En attendant que le silence se brise.

La chose en face de lui ne bougeait plus. Elle attendait. Elle faisait partie du décor, une excroissance de la machine.

À cinq kilomètres de là, en contrebas, le village des Cimes Blanches suffoquait sous un brouillard givrant.

L'électricité avait sauté à 21h02. Précises.

Dans l'unique pièce de sa chaumière, Martha, la doyenne du village, ne bougeait pas. Elle n'avait pas besoin de lumière. Ses mains, nouées par l'arthrite et le froid, connaissaient chaque recoin de la table en chêne. Elle ne parlait plus depuis l'hiver de 1984, l'année où le premier glacier avait commencé à "chanter".

L'air sentait le bois brûlé et le kérosène. Une lampe à pétrole, posée sur le buffet, diffusait une clarté blafarde, transformant les ombres en griffes sur les murs.

Sur la table, une feuille de papier Canson. Et du blanc. Pas du fusain noir, non. Martha utilisait de la craie grasse, d'un blanc de craie, d'un blanc de mort.

Elle dessinait des corbeaux.

Des dizaines. Des centaines de corbeaux blancs, s'élevant d'une montagne stylisée. Leurs ailes étaient des lames de rasoir. Leurs yeux, des trous de néant.

La porte de la chaumière s'ouvrit dans un fracas de neige gelée. Le gendarme Morel entra, son uniforme couvert de givre. Sa radio de service, à la ceinture, n'émettait qu'une friture stridente, un sifflement qui ressemblait à un rire de hyène.

— Martha ! Il faut évacuer ! Le générateur principal a sauté, on ne peut plus communiquer avec la station là-haut !

La vieille femme ne leva pas les yeux. Sa main courait sur le papier avec une vitesse surnaturelle. Le crissement de la craie sur le grain du papier était insupportable. Un son de dents que l'on lime.

Morel s'approcha, le faisceau de sa lampe torche balayant la pièce. L'odeur de fuel lourd était ici aussi, infiltrée par les conduits d'aération, comme si la montagne elle-même transpirait du pétrole.

— Martha, qu'est-ce que vous faites ?

Il baissa les yeux sur le dessin. Les corbeaux blancs semblaient vibrer sous la lumière vacillante.

La doyenne s'arrêta net. Elle pointa un doigt décharné vers le sommet de la montagne dessiné en bas de la page. Puis, elle écrivit un seul mot, en lettres capitales, déchirant presque le papier sous la pression :

****RÉVEIL.****

Morel fronça les sourcils, la main sur son holster, un réflexe inutile contre le froid.

— Le tueur... on pense qu'il se venge, Martha. On pense qu'il punit le village pour ce qui s'est passé il y a vingt ans.

Martha secoua violemment la tête. Elle saisit le poignet du gendarme. Sa poigne était celle d'un étau de fer. Elle pointa ses dessins, puis la radio qui hurlait toujours à la ceinture de Morel.

Elle mimait un geste d'ouverture. Comme si on ouvrait une cage. Ou une gorge.

Elle ne cherchait pas à dire "vengeance". Elle cherchait à dire "libération".

Elle reprit sa craie et écrivit sous le mot RÉVEIL :

Le Silence ne punit pas. Il dévore. Il veut redevenir le Tout.

Morel recula d'un pas.

— Gabriel est là-haut, murmura-t-il. Il est avec lui.

Martha ferma les yeux. Une larme gela instantanément sur sa joue. Elle savait. Elle avait toujours su que le Silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence. Une entité acoustique qui dormait sous le permafrost, attendant que les hommes créent assez de machines, assez de friture, assez de chaos pour qu'elle ait envie de tout effacer.

Le tueur n'était pas un homme. C'était un diapason.

Dans la crypte, le compte à rebours affichait : 06:12.

Gabriel sentit une vibration dans ses dents. Un infrason. Une fréquence située en dessous du seuil de l'audition humaine, mais capable de faire entrer les organes internes en résonance.

— Le Silence des Cimes Blanches, murmura la créature, n'est qu'une répétition. Quand la berceuse sera diffusée, le cerveau de chaque homme, femme et enfant sur ce

continent s'alignera sur la fréquence du vide.

Gabriel luttait contre la nausée. Ses yeux se posèrent sur le panneau de contrôle derrière la créature. Des câbles en fibre optique luisaient d'un bleu électrique.

— Pourquoi ma mère ? pourquoi sa voix ?

— Parce qu'il faut un appât, Gabriel. Un son auquel ton âme veut s'accrocher pendant que ton corps se dissout. Elle n'est pas morte, elle est la première note de la symphonie.

La radio de Gabriel crachota de nouveau. Mais ce n'était plus un cri. C'était un chant. Une mélodie ancienne, sans paroles, que les montagnards fredonnaient autrefois pour calmer les avalanches.

Gabriel comprit alors le dessin que Martha devait être en train de tracer dans la vallée. Les corbeaux blancs.

En ornithologie, le corbeau blanc est une anomalie génétique, un paria. Dans la mythologie des sommets, il est celui qui apporte la nouvelle de la fin des temps.

Le tueur ne cherchait pas à punir Gabriel pour la mort de sa mère. Il utilisait le traumatisme de Gabriel comme un pont hertzien.

Le "Silence" avait besoin d'un témoin. Un témoin dont le cœur battait assez vite pour alimenter la machine.

— Tu es le métronome, Gabriel, dit la créature en s'approchant.

Elle posa une main froide, métallique, sur la poitrine du jeune homme.

— Ton cœur bat à 110 pulsations par minute. C'est parfait. C'est le tempo du réveil.

Gabriel regarda la porte blindée. Aucun interrupteur. Aucun levier.

Il regarda le micro que la créature lui tendait.

— Parle-lui, Gabriel. Dis à ta mère que tu es là. Ton émotion sera l'étincelle.

03:00.

Le tic-tac s'accéléra. Le son devint un bourdonnement. Dans le village, les lampes à pétrole explosèrent une à une. Dans la chaumière de Martha, la vieille femme s'effondra, les mains pressées sur ses oreilles sanglantes.

Gabriel saisit le micro. Ses doigts tremblaient.

Il ne regardait pas la créature. Il regardait la petite diode rouge qui clignotait sur le transmetteur.

— Maman ? dit-il.

Le cri qui sortit de la radio fut si puissant que les vitres des cadrans volèrent en éclats.

Mais ce n'était pas un cri de douleur. C'était un signal de synchronisation.

À cet instant, Gabriel comprit le véritable sens du mot "témoin". Un témoin n'est pas seulement celui qui voit. En électricité, c'est celui qui ferme le circuit.

Le compte à rebours passa à 00:59.

Le sol de la crypte commença à vibrer. Pas à cause d'un séisme. À cause de la fréquence. La montagne elle-même commençait à agir comme un immense haut-parleur de granit.

— C'est l'heure, chuchota la créature.

Gabriel ferma les yeux. Il sentit le goût du sang dans sa bouche. L'odeur du fuel était devenue insupportable, comme si le monde entier était sur le point de s'auto-combuser.

Il serra le micro contre lui. Il ne restait que trente secondes.

Il se souvint alors d'un détail. Un détail technique que son père, ingénieur radio, lui avait appris avant de disparaître à son tour dans le chagrin.

« Si tu veux briser une onde, Gabriel, n'essaie pas de l'arrêter. Crée un écho désaccordé. »

Ses doigts cherchèrent désespérément le potentiomètre de la radio dans sa poche. S'il parvenait à modifier la phase...

00:10.

00:09.

La voix de sa mère devint un hurlement strident, une onde de choc qui fit vaciller la créature.

— Gabriel ! hurla la voix. COUPE !

Il tourna le bouton à fond vers la gauche, vers une fréquence interdite, celle que l'on

n'utilise que pour les appels de détresse absolue dans les mines de sel.

00:03.

00:02.

Une détonation sourde ébranla la station. Ce n'était pas une explosion de feu. C'était une explosion de son.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que n'importe quel cri.

Gabriel fut projeté contre la paroi. Il vit la créature se désagréger, sa forme devenant floue, comme un signal TV mal capté.

Puis, l'obscurité totale.

Dans le village, Morel vit quelque chose qui le hanterait jusqu'à la fin de ses jours. Les centaines de dessins de corbeaux blancs sur la table de Martha s'envolèrent, portés par un vent qui n'existait pas à l'intérieur de la pièce.

Et sur le papier Canson, là où Martha avait écrit RÉVEIL, un nouveau mot apparut, tracé par une main invisible :

****TRAFALGAR.****

Le nom d'un code. Ou d'un naufrage.

Gabriel, dans la crypte, ouvrit les yeux. La porte blindée était entrouverte. Mais le compte à rebours n'était pas arrêté.

Il affichait désormais des chiffres négatifs.

Le silence n'était pas arrivé. Quelque chose d'autre avait pris sa place. Quelque chose de beaucoup plus ancien.

Gabriel rampa vers la sortie, mais une main, une main humaine cette fois, saisit sa cheville dans le noir.

— Tu as ouvert la mauvaise porte, Gabriel, murmura la voix de sa mère, juste derrière son oreille.

À l'extérieur, la neige commença à tomber. Mais elle n'était plus blanche.

Elle était noire comme du fuel.

Chapitre 7

Le Deuxième Sacrifice

La neige tomba comme de la suie.

Elle ne flottait pas. Elle tombait, lourde, huileuse, s'écrasant sur le sol gelé avec un bruit de feutre. Morel passa une main sur son visage. Ses doigts revinrent noirs. Une traînée de fuel lourd, visqueuse, qui collait à la peau.

Le village de Saint-Guignole n'était plus qu'une ombre découpée par les éclairages blafards des lampes à pétrole. Le réseau électrique avait lâché à 21h04 précises. Un black-out total, comme si quelqu'un avait sectionné les artères de la vallée.

Dans sa main gauche, le transistor de Morel hurlait. Une friture constante. Un mur de bruit blanc qui masquait les communications radio de la gendarmerie.

— Ici Morel, vous me recevez ? Répondez !

Rien. Juste ce grésillement électromagnétique qui semblait pulser au rythme de ses propres battements de cœur.

TRAFALGAR.

Le mot martelait son crâne. En 1805, à Trafalgar, Nelson avait brisé la ligne franco-espagnole en utilisant une tactique de perforation verticale. Ici, dans les Cimes Blanches, la perforation n'était pas maritime. Elle était psychologique. Elle était physique.

Morel pressa le pas. Le crissement de la neige gelée sous ses bottes de montagne résonnait comme des os broyés. L'odeur était insupportable : un mélange de bois brûlé, de kérosène et d'ozone. L'odeur d'un crash aérien sans carlingue.

Il arriva sur la place de l'église. Les rares villageois encore dehors étaient pétrifiés, leurs lampes-tempêtes oscillant dans le vent froid. Ils regardaient tous vers le haut.

Vers le clocher.

Le bourdon commença à sonner. Mais le son était faux. Un tintement métallique, strident, dénué de toute résonance sacrée. *Clang. Clang. Clang.*

Morel poussa la porte de chêne de l'église. L'air intérieur était plus froid que dehors. Une buée épaisse sortait de sa bouche. Il alluma sa lampe torche Maglite. Le faisceau coupa l'obscurité, balayant les bancs vides, les statues de saints aux yeux de faïence, pour finir sa course tout en haut, sous la charpente du clocher.

— Merde... souffla-t-il.

Le Dr Aris était là.

Le médecin de la vallée, celui qu'on soupçonnait depuis trois jours d'être le "Traître des Cimes", celui qui possédait les clés de la pharmacie et les dossiers médicaux de toutes les victimes, n'était plus en mesure de trahir qui que ce soit.

Il était suspendu à la corde de la cloche, à dix mètres du sol. Ses pieds pointaient vers le bas, tendus dans une ultime convulsion. Mais ce n'était pas une pendaison classique. Son corps était maintenu par des câbles de frein de motoneige, enroulés avec une précision chirurgicale autour de ses articulations.

Aris était ouvert.

Une incision nette, partant du sternum jusqu'au pubis. Le sang ne coulait pas, il s'échappait sous la pression atmosphérique anormale qui régnait dans l'édifice. Il tombait en un filet continu, noir comme la neige du dehors, venant s'écraser sur le dallage recouvert d'une fine couche de givre.

Morel s'approcha. Son cœur battait la chamade. Il braqua sa lampe au sol.

Le sang n'éclaboussait pas au hasard. La viscosité du liquide, sans doute altérée chimiquement, lui permettait de se figer presque instantanément au contact de la pierre glacée.

C'était une carte.

Les méandres du sang dessinaient avec une exactitude topographique le massif des Cimes Blanches. Le Grand Pic, la Dent du Diable, la Vallée des Morts. Chaque crête, chaque faille était représentée en relief pourpre sombre.

— Il n'a pas pu faire ça, murmura Morel pour lui-même.

Aris ne pouvait pas s'être suicidé de cette manière. La thèse de la culpabilité du docteur s'effondrait. Le suspect numéro un venait de devenir la deuxième pièce du puzzle macabre. Un sacrifice.

Morel nota un détail technique : la coupe était trop parfaite. Elle avait été réalisée avec un scalpel laser, un équipement que même l'hôpital de la vallée ne possédait pas. Un outil de pointe. Un outil de "l'Après".

Le transistor dans sa poche s'agita. La friture changea de fréquence. Une voix, passée par un modulateur, perça le bruit blanc.

"Angle 45. Azimut Trafalgar. Le sang trace la voie, Morel. La terre se souvient de ce que la neige a caché."

Le gendarme recula d'un pas, ses bottes glissant sur le sang figé. Il venait de comprendre. Le corps d'Aris servait de curseur. La position de son cadavre dans l'espace du clocher, par rapport à la carte au sol, indiquait un point précis sur la montagne.

Un point situé à 3200 mètres d'altitude. Là où se trouvait l'ancien observatoire météo désaffecté depuis 1974.

Soudain, le bourdon s'arrêta.

Un silence de plomb retomba sur l'église. Un silence si dense qu'il en devenait douloureux pour les tympans. Morel entendit alors un bruit. Un frottement. Quelque chose qui descendait le long des murs de pierre.

Ce n'était pas humain. Cela avait trop de membres.

Il leva sa Maglite vers les voûtes. Les piles de la lampe faiblirent brusquement, le faisceau devenant jaunâtre, mourant. Avant que l'obscurité totale ne reprenne ses droits, il vit une forme. Une silhouette arachnéenne, vêtue de lambeaux de combinaisons pressurisées, qui rampait au plafond, défiant la gravité.

Et cette chose portait le masque de protection que Morel avait lui-même rangé dans le coffre de sa voiture deux heures plus tôt.

Le gendarme porta la main à son holster. Son Sig Sauer était froid. Trop froid. Le métal lui brûla la paume.

— Qui est là ? cria-t-il, sa voix se brisant contre les murs froids.

Pas de réponse. Juste le retour du grésillement sur la radio.

"Gabriel a ouvert la porte, Morel. Maintenant, il faut que quelqu'un la ferme. De l'intérieur."

Un courant d'air glacial s'engouffra dans la nef, éteignant les dernières lampes à pétrole laissées près de l'entrée. Morel était dans le noir complet.

Il sentit une odeur de fuel lourd juste derrière sa nuque. Une haleine fétide, chargée de particules métalliques.

Il ne chercha pas à comprendre. Il dégaina et tira. L'éclair de la détonation illumina l'église pendant une micro-seconde.

Le cadavre d'Aris n'était plus suspendu à la corde.

La corde oscillait, vide.

Le corps du docteur était désormais debout, à deux mètres de lui, les yeux grands ouverts, injectés de cette neige noire qui continuait de tomber dehors. Ses lèvres bougèrent, mais ce fut la voix de la radio qui sortit de sa bouche béante :

— Trafalgar n'est pas un code, Morel. C'est une coordonnée temporelle.

Au même moment, au sous-sol, dans la crypte, un fracas de métal déchira la nuit. La porte blindée que Gabriel avait entrouverte venait de s'arracher de ses gonds.

Ce qui sortait de la crypte n'avait plus rien de terrestre.

Morel sentit le sol trembler. Ce n'était pas un séisme. C'était le village de

Saint-Guignole tout entier qui commençait à glisser. Pas dans la neige. Pas dans la boue.

Il glissait dans le temps.

Sur le sol de l'église, la carte de sang commença à s'illuminer d'une lueur bleue phosphorescente. Le point de l'observatoire clignotait.

Le compte à rebours négatif que Gabriel avait vu sur l'écran dans la crypte venait d'atteindre un nouveau palier.

** - 00:00:59 **

Morel comprit alors la signification du "Deuxième Sacrifice". Aris n'était pas mort pour payer ses fautes. Il était mort pour servir d'antenne.

Le gendarme sentit une main glacée se poser sur son épaule. Une main humaine.

— Ne te retourne pas, dit une voix qu'il connaissait trop bien. Celle de son fils, disparu dix ans plus tôt dans une avalanche. Si tu te retournes, tu verras ce qu'ils ont fait de nous.

Morel ferma les yeux, les larmes coulant sur ses joues souillées de noir.

— Papa, dit la voix, regarde la carte. Le sang ne ment jamais.

Morel baissa les yeux vers la carte de sang. Elle avait encore changé. Les massifs s'étaient déplacés. Ils ne dessinaient plus les Cimes Blanches de la Terre.

Ils dessinaient une constellation que Morel n'avait jamais vue dans aucun atlas. Une constellation qui semblait descendre du ciel, portée par les flocons de fuel, pour venir

s'écraser sur le monde.

Le dernier chiffre du compte à rebours tomba.

_ 00:00:00

Le silence ne revint pas. Le cri commença. Un cri qui ne venait pas des poumons, mais des sommets eux-mêmes.

Morel appuya sur la détente une seconde fois, mais cette fois-ci, le coup ne partit pas. L'acier de son arme s'était liquéfié dans sa main, devenant aussi noir et visqueux que la neige.

La porte de l'église explosa vers l'intérieur. Mais ce n'était pas le vent qui entrait.

C'était le vide.

Chapitre 8

La Révélation des Archives

CHAPITRE : La Révélation des Archives

Le froid n'était plus une température. C'était une lame.

Gabriel s'enfonça dans les entrailles du Sanatorium de l'Aigle Noir. Ses bottes écrasaient une couche de givre mêlée de suie noire. L'odeur était insoutenable : un mélange de fuel lourd, de bois carbonisé et de quelque chose d'organique qui se décomposait lentement sous la glace.

Dans sa main gauche, une lampe à pétrole oscillait. La flamme vacillante projetait des ombres difformes sur les murs de béton brut. Dans sa main droite, son vieux transistor grésillait.

Friture. Sifflements. Et ce battement sourd, rythmique, qui semblait pulser depuis le cœur de la montagne.

Le compte à rebours de Morel était tombé à zéro il y a dix minutes. Depuis, le monde avait changé de fréquence. Gabriel avait entendu le Cri. Ce n'était pas un bruit humain. C'était un déchirement tectonique, une plainte qui avait fait vibrer ses dents jusque dans leurs racines.

Il atteignit la porte blindée du sous-sol 4. "ARCHIVES RÉSERVÉES – ACCÈS BIOHAZARD".

Le verrou était gelé. Gabriel frappa le métal avec le plat de sa hache d'incendie. La

glace éclata en paillettes sombres. Il tourna la roue. Le gémississement des charnières rouillées répondit au vent qui hurlait au-dehors.

Il entra.

L'air ici était saturé de poussière et de vapeurs de pétrole. Des étagères métalliques s'alignaient à perte de vue, ployant sous le poids de cartons moisis. Gabriel s'approcha du bureau central. Une radio à lampes, vestige des années 50, trônait sur le bois vermoulu. Elle crachotait une mélodie déformée, un opéra de Wagner noyé dans un océan de parasites.

Il posa sa lampe. La lumière blafarde éclaira un registre relié de cuir de porc.

****PROJET SILENZIO – 1924-1988.****

Gabriel ouvrit le premier volume. Ses doigts tremblaient. Les premières pages étaient des plans architecturaux. Il nota immédiatement une anomalie technique. Les murs du sanatorium n'avaient pas été conçus pour isoler les malades de l'extérieur, mais pour absorber les sons de l'intérieur.

Des couches successives de liège, de plomb et de laine de roche. Une architecture anéchoïque.

— Ils ne soignaient pas la tuberculose, murmura-t-il. Ils étouffaient quelque chose.

Il tourna les pages. Des photos en noir et blanc, fixées par des trombones rouillés, tombèrent sur le sol. Gabriel les ramassa.

Son sang se glaça.

Les clichés montraient des hommes et des femmes attachés sur des fauteuils de métal.

Leurs yeux étaient cousus. Leurs oreilles, scellées à la cire bouillante. Des tubes de cuivre s'enfonçaient dans leurs gorges.

La légende sous une photo indiquait : *Sujet 114 – Phase de privation sensorielle totale. Résultat : Résonance hertzienne atteinte après 400 heures de silence.*

Gabriel feuilleta frénétiquement. Les rapports médicaux déviaient vers le délire mystique. Le "Culte du Vide". Une secte locale, nichée dans les replis des Cimes Blanches depuis le XVIIIe siècle, croyait que Dieu était un silence absolu et que la parole humaine était une souillure. Pour atteindre la "pureté", il fallait extraire le cri de l'âme par la torture sensorielle.

Le sanatorium n'était qu'une usine à transformer la douleur en vide.

Soudain, le transistor sur le bureau hurla. Une voix d'enfant, saturée de distorsion, s'éleva à travers la friture.

— *Le sang ne ment jamais, Gabriel. Regarde la liste.*

Gabriel sentit une présence derrière lui. Le froid devint polaire. Il ignora la peur qui lui enserrait la gorge et tourna les pages jusqu'à l'annexe finale : "Personnel Civil et Logistique".

Une liste de noms. Les familles fondatrices du village de la vallée.

Lassalle.

Vasseur.

Morel.

Garnier.

Gabriel s'appuya contre le bureau. Son estomac se noua. Les noms des résidents

actuels. Les commerçants, le maire, le garagiste, le vieux Morel... Ils n'étaient pas les victimes du sanatorium. Ils en étaient les gardiens. Les héritiers.

Les descendants des bourreaux.

Chaque famille du village avait un ancêtre qui avait signé ces rapports de torture. Ils vivaient sur cette terre pour s'assurer que les archives restaient enterrées, et que le "Cri" ne s'échappait jamais des parois de l'Aigle Noir.

Mais Morel avait craqué. Morel avait ouvert la porte.

Le transistor s'éteignit brusquement. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que n'importe quel bruit. Un silence épais, visqueux, qui semblait couler des étagères comme le fuel noir.

Gabriel entendit un crissement. *Cric. Crac.*

La neige gelée sous des bottes. Dans le couloir, juste derrière la porte blindée.

Il saisit sa lampe à pétrole. À travers la vitre dépolie de la porte, il vit une silhouette se découper. Puis une autre. Et une troisième. Ils ne portaient pas de torches. Ils n'en avaient pas besoin. Ils se déplaçaient dans l'obscurité avec une aisance surnaturelle.

— Gabriel... dit une voix rauque de l'autre côté. C'est l'heure de la procession.

C'était le maire. Mais sa voix semblait provenir d'un gouffre profond, dépourvu d'humanité.

— Vous saviez, cria Gabriel, sa voix se brisant dans l'air glacé. Vous avez laissé vos ancêtres faire ça ! Vous continuez à le faire !

— On ne continue pas, Gabriel, répondit le maire. On attend que ça s'arrête. Mais le réservoir est plein. Les cimes ne peuvent plus contenir tout ce silence. Il doit déborder.

Un liquide noir commença à suinter sous la porte. Ce n'était pas de l'eau. C'était la neige de fuel, fondue, chargée des péchés de la montagne. Elle rongea le métal de la porte.

Gabriel recula vers le fond des archives. Il n'y avait pas d'autre issue.

Il regarda le registre une dernière fois. Au bas de la liste du personnel, une mention manuscrite récente, datée d'il y a trois jours, attira son regard. Un nom ajouté au stylo bille rouge.

Gabriel Sanders – Sujet de test final.

Le sol se mit à trembler. Le plafond de béton se fendit, laissant passer une lumière blafarde et impossible, une clarté qui ne venait pas du soleil mais d'une constellation inconnue.

La porte blindée céda. Elle ne tomba pas ; elle se liquéfia, rejoignant la flaque noire qui envahissait la pièce.

Les villageois étaient là. Leurs visages étaient lisses, dépourvus de bouches, de nez, d'yeux. La peau avait poussé sur leurs orifices, scellée par des décennies de secret. Ils tenaient des lampes à pétrole éteintes.

Ils ne voulaient pas le tuer. Ils voulaient qu'il écoute.

Le Cri revint. Plus fort. Plus proche. Il ne venait plus de la montagne. Il venait de sous les pieds de Gabriel.

La terre se déchira. Un vide immense s'ouvrit sous le bureau des archives. Gabriel bascula en arrière, ses mains griffant inutilement le métal rouillé des étagères.

Alors qu'il tombait dans les ténèbres, il vit les villageois se pencher sur le précipice. Et pour la première fois, il comprit ce qu'était la constellation dans le ciel.

Ce n'étaient pas des étoiles. C'étaient des bouches. Des milliards de bouches prêtes à hurler ce que le monde avait tenté d'oublier.

Gabriel tomba. Et dans sa chute, il sentit ses propres lèvres se souder.

****Cliffhanger :****

Le transistor, resté sur le bureau, s'alluma une dernière fois. La voix de Morel, claire et dénuée de friture, murmura :

— **Bienvenue dans le Silence, Gabriel. On t'attendait pour commencer le concert.**

Chapitre 9

L'Effondrement Psychologique

CHAPITRE : L'Effondrement Psychologique

Le noir n'était pas un vide. C'était une matière. Dense, visqueuse, chargée d'une odeur de fuel lourd qui tapissait le fond de la gorge de Gabriel.

Il ouvrit les yeux. La douleur fut immédiate. Un pic à glace enfoncé dans la tempe gauche.

— Gabriel.

La voix était un souffle de givre. Gabriel tenta de bouger, mais ses membres pesaient des tonnes. Il était allongé sur un sol de terre battue et de gravats. Au-dessus de lui, le plancher du bureau des archives n'était plus qu'une plaie béante, un rectangle de pénombre légèrement moins absolue que celle dans laquelle il baignait.

Il n'était pas mort. Pas encore.

Il tâtonna autour de lui. Ses doigts rencontrèrent du métal froid. Une étagère renversée. Des dossiers humides. L'odeur de vieux papier se mêlait à celle, entêtante, du bois brûlé. Une chaudière devait fuir quelque part dans les entrailles de ce bâtiment maudit.

Il se redressa dans un gémissement. Sa montre indiquait 03h14. Le temps s'était dilaté. Ou peut-être s'était-il arrêté. À 3 200 mètres d'altitude, le cerveau humain commence à trahir son hôte. L'hypoxie cérébrale n'est pas une simple fatigue. C'est

une réécriture de la réalité. Les lobes frontaux, privés d'oxygène, perdent leur capacité à filtrer l'absurde.

Gabriel chercha son briquet. La flamme vacillante éclaira un mètre carré de cauchemar.

Elle était là.

Assise sur un tas de registres de 1954. La première victime. Élise.

Elle portait encore sa parka rouge, déchirée à la gorge. Mais ce n'était plus du sang qui coulait de la plaie. C'était de la friture. Des points noirs et blancs qui grésillaient, une neige statique s'écoulant sur sa poitrine comme le signal d'une télévision en fin de programme.

— Tu n'es pas réelle, hoqueta Gabriel. Effet de Bohr. L'hémoglobine libère trop d'oxygène... alcalose respiratoire... je décompense.

— Regarde mieux, Gabriel, murmura Élise.

Sa voix n'utilisait pas l'air. Elle vibrait directement dans ses os.

Le transistor, tombé avec lui dans le précipice, s'activa. La friture s'intensifia. Un rythme lancinant, comme un cœur de machine. *Klak-ti, klak-ti, klak-ti.*

— Ils nous ont tous oubliés sous la neige, reprit le spectre. Ils ont bâti le village sur nos silences. Tu sens l'odeur ?

Gabriel renifla malgré lui. Le fuel. Le bois carbonisé. L'odeur d'un foyer qu'on n'a jamais pu éteindre.

— Le Silence n'est pas une absence de bruit, Gabriel. C'est une accumulation de cris qu'on empêche de sortir.

Élise se leva. Ses mouvements étaient saccadés, comme si elle manquait de frames dans la pellicule de la réalité. Elle s'approcha de lui. Le froid qui émanait d'elle n'était pas celui de la montagne. C'était le froid absolu de l'espace, celui des bouches-étoiles qu'il avait vues dans le ciel.

— Qui a fait ça ? demanda Gabriel, la voix brisée. Qui t'a tuée ?

Le spectre tendit une main translucide. Ses doigts effleurèrent la joue de Gabriel. Il ne sentit pas de peau, seulement le crissement de la neige gelée sous une botte lourde. Un son de broyage.

— Ne cherche pas un monstre, Gabriel. Cherche un uniforme.

— Un uniforme ? Vasseur ? La gendarmerie ?

Le spectre pencha la tête. Un sourire triste étira ses lèvres cyanosées.

— Celui qui tue ici ne se cache pas dans l'ombre. Il marche en pleine lumière. Il porte le visage de la loi. Il est la règle que l'on suit, le serment que l'on prête, le marteau qui juge.

La friture sur les ondes devint assourdissante. Une voix d'homme, déformée, commença à compter à l'envers sur la fréquence d'urgence.

« Dix... Neuf... Huit... »

— Pars d'ici, Gabriel. Avant que tes lèvres ne se soudent comme les miennes.

Élise se désintégra. Elle ne disparut pas simplement ; elle s'évapora en une nuée de cendres froides qui s'engouffrèrent dans les poumons de Gabriel. Il s'effondra, pris d'une quinte de toux violente. Il cracha un liquide noir, visqueux. Du fuel.

Il devait sortir.

Il rampa vers ce qui semblait être un conduit de ventilation ou une ancienne galerie de mine reliée aux fondations. Le sol crissait. Ce n'était pas de la terre, mais des os broyés mélangés à du schiste.

Soudain, une lueur blafarde.

Le faisceau d'une lampe à pétrole balaya le tunnel devant lui. Gabriel se figea.

Le crissement des bottes. *Klak-ti, klak-ti.*

Le rythme de la radio.

Une silhouette massive se découpait dans l'encadrement d'une porte en fer rouillé. L'individu portait une lourde vareuse de laine, mais c'était l'insigne sur son épaule qui brilla sous l'éclat de la lampe. Un insigne officiel. Terni, mais reconnaissable.

— Gabriel ?

La voix était calme. Trop calme. C'était la voix de celui qui possède le terrain, celui qui connaît chaque crevasse, chaque secret enfoui sous la glace.

Gabriel recula, ses mains s'enfonçant dans la neige sale qui s'était infiltrée par les fissures. Son cœur cognait contre ses côtes comme un oiseau en cage. La paranoïa, dopée par l'altitude, lui hurlait de fuir. Mais ses muscles étaient de coton.

— On m'a dit que vous étiez tombé, reprit la silhouette en s'avançant. Une chute malencontreuse. Les archives sont instables. Le sol ici est... capricieux.

L'homme leva sa lampe. La lumière frappa son visage.

C'était le Capitaine Vasseur. Mais ses yeux n'étaient pas les mêmes. Dans ses pupilles, Gabriel crut voir le reflet de la constellation. Des milliards de bouches prêtes à s'ouvrir.

— Élise m'a parlé, lâcha Gabriel dans un souffle de vapeur.

Vasseur s'arrêta. Son visage resta de marbre, une statue de granit sculptée par le vent des cimes.

— Les morts ne parlent pas, Gabriel. Ils font partie du paysage. Ils sont le Silence. Et le Silence ne supporte pas les fausses notes.

Vasseur posa sa main sur le holster de son arme de service. Un geste lent, protocolaire. Le cuir du matricule grinça.

— Vous avez le mal des montagnes, Gabriel. Vous hallucinez. Vous voyez des coupables là où il n'y a que de la géologie. Le "visage de la loi", comme vous dites... c'est parfois juste le masque que l'on porte pour ne pas hurler avec les loups.

Il fit un pas de plus. L'odeur de fuel devint insupportable. Gabriel réalisa alors que ce n'était pas une fuite de chaudière. Les vêtements de Vasseur en étaient imprégnés.

— Pourquoi sentez-vous le mazout, Capitaine ?

Le sourire qui s'étira sur le visage de Vasseur n'avait rien d'humain.

— Parce qu'il faut beaucoup de combustible pour brûler les souvenirs, mon fils.

À cet instant, le transistor au sol cracha une phrase finale, une voix de femme, claire, terrifiante :

— *Regarde derrière lui, Gabriel. Ce n'est pas son ombre.*

Gabriel baissa les yeux vers le sol, là où la lampe de Vasseur projetait l'ombre de l'officier sur le mur de pierre.

L'ombre de Vasseur n'avait pas de bras. Elle avait des ailes de cuir immense qui battaient silencieusement dans la poussière, et sa tête projetait la silhouette d'un crâne de cerf aux bois infinis.

Vasseur dégaina son arme. Non pas pour viser Gabriel, mais pour la lui tendre, la crosse en avant.

— Prends-la, Gabriel. Finis-en. Ou deviens l'un des nôtres. Le concert va commencer, et il nous manque un premier violon.

Le sol se remit à vibrer. Un grondement sourd, profond, venant des racines mêmes de la montagne. Une avalanche. Ou quelque chose qui s'éveillait en dessous.

****Cliffhanger :****

Gabriel saisit l'arme. Elle était brûlante, comme si elle sortait d'une forge. En levant les yeux, il vit que Vasseur n'avait plus de visage : à la place de la peau, il y avait une plaque de métal poli où se reflétait, avec une netteté terrifiante, le propre visage de Gabriel, déformé par la folie.

— *Bienvenue dans la milice du Silence,* murmura le reflet.

Et derrière lui, dans le noir de la galerie, des centaines de lampes à pétrole

s'allumèrent d'un coup.

Chapitre 10

Le Climax sous la Tempête

Le canon de l'arme lui brûlait la paume. Une chaleur anormale. Presque organique. Gabriel serra la crosse, les articulations blanchies par la tension. Face à lui, le visage de Vasseur n'était plus qu'un miroir d'acier froid. Une prothèse chirurgicale, vestige d'un accident de mine ou d'une dévotion fanatique, qui renvoyait à Gabriel l'image de sa propre déchéance.

— Marchez, ordonna le reflet.

Le cortège s'ébranla. Un rang serré d'hommes en capuches de laine bouillie, portant des lampes à pétrole dont la flamme vacillante projetait des ombres démesurées sur les parois suintantes. L'odeur changea. À l'humidité de la roche succéda l'âcreté du fuel lourd. Un parfum de vieille graisse et de métal chauffé à blanc.

Ils débouchèrent dans la salle des turbines.

C'était une cathédrale de béton brut, construite au creux de la montagne dans les années 1920. Trois mastodontes de fonte — des turbines Francis de fabrication helvétique — trônaient au centre de la nef souterraine. Elles tournaient avec un sifflement strident, une fréquence qui faisait vibrer les tympanes jusqu'à la douleur.

Au bout de la passerelle métallique, une silhouette attendait. Manteau de loden, chapeau de feutre, une radio à transistors grésillant dans la main gauche.

Le maire, Victor Morel.

L'homme que Gabriel avait appelé au secours. L'homme qui lui avait offert le gîte, le couvert, et la promesse d'une issue.

— Tu es en retard pour le concert, Gabriel, dit Morel sans se retourner.

Sa voix était calme, presque paternelle, masquée par le fracas des ondes courtes de sa radio.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit, Victor ? hurla Gabriel. Posez cette radio. Sortons d'ici.

Le maire se retourna. Sous l'éclairage blafard des lampes de secours, ses yeux semblaient n'être que deux fentes d'ombre. Il caressa le métal vibrant d'une turbine.

— C'est ici que bat le cœur des cimes, mon petit. La station hydroélectrique de la Combe-Noire. Inaugurée en 1924 pour électrifier la vallée, oubliée par les cartes en 1950. Mais la montagne, elle, n'oublie rien. Elle résonne. Elle crie.

Un nouveau grondement secoua les fondations. Ce n'était pas une avalanche. C'était la pression de l'eau, accumulée par la tempête, qui s'engouffrait dans les conduites forcées avec la force d'un bélier de Dieu.

— Le Silence, Gabriel. Tu te demandais pourquoi ce village est si calme ? Pourquoi personne ne part jamais ?

Morel fit un pas en avant. Les miliciens du Silence resserrèrent le cercle. Vasseur, sa face d'acier brillant comme un scalpel, restait immobile derrière Gabriel.

— Le monde extérieur est un vacarme insupportable, continua le maire. Un chaos de voix, de moteurs, de mensonges. Ici, nous avons conclu un pacte. La montagne nous offre l'isolement, la protection. Mais en échange, elle exige l'équilibre. Elle demande

que le bruit s'arrête.

— Vous tuez des gens, Victor. Les randonneurs disparus. Les saisonniers.

— Nous sacrifions les dissonances, rectifia Morel avec une douceur terrifiante. Les étrangers sont des parasites sonores. Ils apportent avec eux le tumulte de la ville. Leurs radios, leurs téléphones, leurs questions. Ils font vibrer la roche de la mauvaise façon. La montagne s'irrite. Elle menace de nous broyer sous des millions de tonnes de neige. Alors, nous lui offrons ce qu'elle veut. Un tribut de chair pour acheter le silence éternel.

Gabriel leva son arme. Son bras tremblait.

— Je ne vous laisserai pas faire.

Le maire laissa échapper un rire sec, étouffé par la friture de son transistor.

— Avec quoi ? Un flingue dont tu ne sais pas te servir ? Regarde autour de toi, Gabriel. Tu es déjà une partie de la machine. Pourquoi crois-tu que Vasseur t'a donné cette arme ?

Gabriel baissa les yeux sur le pistolet. La crosse n'était pas seulement chaude. Elle semblait soudée à sa peau. Des fils d'acier fin, presque invisibles, sortaient du métal et s'enfonçaient sous son derme, au niveau du poignet. Une symbiose mécanique.

— C'est un régulateur de fréquence, murmura Morel. Un ancien prototype de la milice. Il ne tire pas de balles. Il harmonise le rythme cardiaque avec celui de la turbine.

Soudain, le bruit changea. Les turbines s'emballèrent. Un sifflement suraigu monta dans les graves. L'aiguille du cadran de contrôle, un vestige en cuivre piqué de

rouille, s'affola vers la zone rouge. 500 volts. 1000 volts. La surcharge.

— La tempête est là, Gabriel ! cria Morel par-dessus le vacarme. La crue du glacier remplit les cuves ! Si les turbines ne déchargent pas l'énergie maintenant, la montagne explosera ! Elle nous enterrera tous !

— Et alors ?

— Il faut un premier violon ! Un conducteur ! Quelqu'un pour absorber la résonance !

Vasseur poussa Gabriel vers la console centrale. Le sol de métal crissait sous ses bottes, couvert d'une pellicule de givre et de mazout.

— Le maire t'a choisi, Gabriel, grimaça le reflet d'acier de Vasseur. Tu as la mélancolie en toi. Le silence t'habitait déjà avant même que tu n'arrives ici. Tu es parfait.

La radio de Morel cracha un son pur. Une note unique. Un "La" parfait, cristallin, qui sembla figer le temps.

Dehors, le vent hurlait, giflant les parois de la station. On entendait le craquement des arbres qui cédaient sous le poids du givre, le fracas des rochers entraînés par la tempête. Le chaos total. Et ici, dans cette cave de béton, Morel cherchait l'ordre par le sang.

— Pose ta main sur le collecteur, ordonna Morel. Fais-le, ou la vallée entière sera rayée de la carte à l'aube. Tes péchés, tes remords, ton passé... donne-les à la montagne. Deviens le silence.

Gabriel sentit la vibration monter dans ses jambes. La turbine numéro 2 commençait à rougir. L'odeur de bois brûlé venait des câbles isolés à la résine qui surchauffaient

dans les goulottes.

Il regarda le maire. L'homme n'était plus qu'un fanatique, un prêtre d'une religion industrielle oubliée.

— Et si je refuse ?

Morel sourit. Il appuya sur un bouton de sa radio.

Un cri déchira le brouhaha mécanique. Un cri humain. Il venait d'une trappe située sous la passerelle. Gabriel s'approcha du bord. En bas, dans la fosse de vidange, il vit une forme recroquevillée. Une femme. Clara, la journaliste qu'il pensait avoir aidé à s'échapper. Elle était enchaînée à l'arbre de transmission de la turbine.

— Elle sera la première note du concert, dit froidement le maire. À moins que tu ne prennes sa place.

La friture sur les ondes devint assourdissante. Les lampes à pétrole explosèrent les unes après les autres, incapables de supporter la tension électrostatique qui saturait l'air. L'obscurité envahit la salle, seulement rompue par les étincelles bleutées qui jaillissaient des balais des génératrices.

Gabriel serra l'arme-régulateur. Les fils d'acier dans son bras commençaient à pomper son sang, injectant une substance glacée dans ses veines. Sa vision se troubla. Il vit la montagne non plus comme de la roche, mais comme un être vivant, immense, affamé de calme.

Il fit un pas vers le collecteur. Sa main s'approcha du cuivre incandescent.

— C'est ça, murmura Morel derrière lui. Abandonne-toi.

Mais au moment où ses doigts effleurèrent le métal, Gabriel ne ressentit pas de la peur. Il ressentit une haine pure. Une fréquence de révolte.

Il ne posa pas sa main sur le collecteur. Il retourna l'arme contre son propre bras et pressa la détente.

Un arc électrique d'une puissance aveuglante jaillit de la crosse. Il ne visa pas les miliciens. Il visa le tableau de bord principal, le vieux régulateur de 1924.

L'explosion fut totale.

Le panneau de contrôle vola en éclats. Un court-circuit monstrueux remonta les câbles, transformant la salle en un enfer de foudre bleue. Le choc projeta Gabriel en arrière, par-dessus la rambarde.

Il tomba.

L'obscurité l'avalait, mais juste avant de perdre connaissance, il entendit un son qu'il n'avait jamais entendu depuis son arrivée.

Ce n'était pas le silence.

C'était le hurlement de la montagne qui se brisait.

****Cliffhanger :****

Gabriel rouvrit les yeux dans un calme absolu. La neige tombait, mais elle était noire. En essayant de se redresser, il sentit qu'il n'était plus sur le sol de béton. Il était dehors, allongé sur le glacier. À côté de lui, la radio du maire grésillait encore, posée sur la glace. Une voix en sortit, mais ce n'était pas celle de Morel. C'était la sienne.

— *Ici Gabriel. Est-ce que quelqu'un m'entend ? Je suis dans le silence.*

Il leva les yeux. Le village avait disparu. À sa place, il n'y avait plus qu'une immense cicatrice blanche dans la montagne, et un homme sans visage qui descendait vers lui en glissant sur la neige, une hache de pompier à la main.

Chapitre 11

La Fuite Désespérée

CHAPITRE : LA FUITE DÉSESPÉRÉE

L'air avait le goût de la limaille de fer.

Gabriel cracha un filet de sang noir sur la glace vive. Ses poumons brûlaient. Autour de lui, le monde n'était plus qu'une abstraction géométrique de blanc et d'ombre. La neige noire, fine comme de la suie, recouvrait ses mains. Ce n'était pas de la cendre. C'était autre chose. Une mutation de la matière, née du cri de la montagne.

À dix mètres, l'homme sans visage avançait.

Morel. Ce qu'il en restait. Sa silhouette était déformée par l'épaisse pelisse de pompier, mais sa démarche était celle d'un automate. La hache de secours, une *Pickhead Axe* de trois kilos en acier forgé, traînait sur le sol, traçant un sillon sombre dans la poudreuse.

Le grésillement de la radio posée sur la glace monta en intensité. La voix de Gabriel, distordue par un effet Larsen surnaturel, répétait en boucle :

— *Ici Gabriel. Est-ce que quelqu'un m'entend ? Je suis dans le silence.*

C'était impossible. Il n'avait jamais prononcé ces mots.

Morel leva la hache. Le métal blafard accrocha la lueur d'un éclair lointain. Derrière lui, là où aurait dû se trouver le village de Saint-Guilhem, il n'y avait qu'une béance. Un vide absolu. Le village n'avait pas été enseveli ; il avait été effacé de la carte,

comme une erreur de calcul sur une ardoise.

Gabriel se jeta de côté au moment où le fer fendait l'air. Le choc de la hache contre la glace envoya des éclats de givre lui cingler le visage. Il ne réfléchit pas. L'instinct de survie, primaire, brutal, prit les commandes. Il ne pouvait pas fuir sur le glacier. Il devait retourner dans les entrailles de la station météorologique, le dernier vestige de réalité solide dans cet enfer blanc.

Il s'élança vers la structure métallique qui émergeait de la crête comme une carcasse de baleine. C'était une construction de type *Vogt-Meyer*, un bloc de béton armé et d'acier Corten conçu pour résister à des pressions de vingt tonnes au mètre carré. Mais aujourd'hui, le bâtiment gémissait.

L'odeur le frappa dès qu'il franchit le sas défoncé : un mélange écœurant de fuel lourd, de bois brûlé et d'ozone.

— Morel ! hurla Gabriel, sa voix étouffée par le vacarme du vent. Arrêtez ça !

Pas de réponse. Juste le *clonk-clonk* lourd des bottes de l'édile sur les caillebotis métalliques.

Gabriel s'engouffra dans la salle des machines. C'était le cœur de la station. Ici, quatre générateurs Diesel de 1954 ronronnaient normalement dans un silence d'huile. Aujourd'hui, ils hurlaient. Les courroies de transmission fumaient, dégageant une odeur de caoutchouc brûlé qui prenait à la gorge. Des lampes à pétrole, suspendues aux poutres pour pallier les coupures de courant chroniques, oscillaient violemment, projetant des ombres monstrueuses sur les murs suintants.

Le bâtiment trembla. Un craquement sourd, venu d'en haut.

La structure pliait sous le poids de la "neige". Ce n'était pas de l'eau gelée. C'était une

masse compacte, lourde comme du plomb, qui s'accumulait sur le toit à une vitesse défiant les lois de la physique. Le béton armé se fissurait. Des filets de poussière grise tombaient du plafond.

Morel apparut à l'entrée de la salle. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes d'ombre. Il ne cherchait plus à parler. Il n'était plus qu'une extension de la montagne, un instrument de son silence.

— Le Silence ne veut pas de témoin, Gabriel, murmura une voix qui semblait sortir des murs eux-mêmes.

Gabriel recula vers le puits de maintenance. Sous ses pieds, les énormes rouages de la ventilation centrale — des disques de bronze de deux mètres de diamètre — tournaient avec une lenteur implacable. C'était là que la machinerie transformait l'énergie des turbines en air respirable pour la station.

Il avait une chance. Une seule.

Il attrapa une barre à mine posée contre un établi. Ses doigts étaient engourdis par le froid polaire qui s'engouffrait par les brèches. Il sentit la vibration des radios à transistors éparpillées dans la pièce. Toutes crachaient la même friture, un bruit blanc qui semblait moduler des noms, des dates, des secrets oubliés.

Morel chargea. Malgré son âge et la lourdeur de son équipement, il se déplaçait avec une fluidité terrifiante. La hache s'abattit sur un tuyau de cuivre, libérant un jet de vapeur brûlante.

Gabriel esquiva, glissa sous une conduite de fuel, et se retrouva derrière le bloc de transmission principal.

— Le village est mort, Morel ! La montagne l'a dévoré ! Regardez autour de vous !

Morel s'arrêta. Il tourna lentement la tête vers les engrenages. Un sourire hideux fendit son visage parcheminé.

— Ce n'est pas la mort, Gabriel. C'est la pureté.

Le plafond céda.

Une poutre en acier de section H se tordit comme un fétu de paille. Des tonnes de neige noire s'engouffrèrent dans la salle, broyant les établis, étouffant les générateurs dans un sifflement de vapeur et de mort. L'éclairage principal s'éteignit. Seules deux lampes à pétrole continuaient de brûler, offrant une lumière blafarde et dansante.

C'était le moment.

Gabriel projeta la barre à mine entre deux dents du pignon central. Le métal hurla. Le mécanisme se bloqua net dans un fracas de fin du monde. La tension accumulée dans les courroies de cuir fit exploser les fixations.

Morel, déséquilibré par le choc et l'effondrement du toit, bascula en avant. Son manteau se prit dans la chaîne de distribution qui pendait, inerte mais toujours sous tension.

— Non... grogna le maire.

Dans un dernier soubresaut de la structure, le bloc moteur glissa de dix centimètres. C'était suffisant. La chaîne se tendit brusquement, entraînant Morel vers le cœur des rouages de bronze. L'homme essaya de frapper avec sa hache, mais le manche se brisa net.

Le Silence, cette force invisible, sembla pousser Morel dans la gueule de fer de la machine.

Gabriel n'attendit pas de voir la suite. Il ne voulait pas entendre le bruit des os broyés par la technologie du siècle dernier. Il se rua vers la sortie de secours, une petite trappe située en haut de l'échelle de service.

Derrière lui, un cri inhumain fut instantanément étouffé par un nouveau grondement. La station météorologique s'affaissait sur elle-même. Le béton se transformait en gravats sous la pression de la montagne.

Gabriel émergea à l'air libre.

Le choc thermique fut un coup de poignard. Il faisait au moins moins quarante degrés. Le vent, chargé de cristaux de glace noire, lui lacérait la peau. Il rampa sur quelques mètres, s'éloignant de l'épicentre du désastre.

Il se retourna. La station *Vogt-Meyer* n'était plus qu'un amas de métal tordu émergeant de la neige. Le silence revint. Un silence absolu, terrifiant, seulement troublé par le crissement de ses propres bottes sur la croûte gelée.

Il était seul. Sans abri. Sans lumière.

Il fouilla la poche de sa veste. Ses doigts rencontrèrent un objet froid. La petite radio à transistors de poche. Il l'alluma d'un geste machinal.

La friture était là. Toujours. Mais cette fois, il n'y avait pas de voix.

Il y avait un rythme.

Bip... Bip... Bip...

Un signal morse. Anachronique. Précis. Gabriel connaissait ce code. On le lui avait

appris lors de sa formation aux secours en montagne. Il compta les impulsions, le cœur battant à tout rompre.

L-I-B-E-R-T-E-Y-1-9-4-4

La sueur gela instantanément sur ses tempes. 1944. L'année où un avion de transport militaire avait disparu au-dessus du glacier sans laisser de trace. L'année où le Silence avait commencé, selon les vieilles légendes du village.

Soudain, à l'horizon, là où la brume noire se déchirait, une lueur apparut.

Ce n'était pas le soleil. C'était une rangée de torches qui montaient la pente. Des dizaines de silhouettes sombres, marchant en cadence, convergeaient vers lui. Elles ne glissaient pas sur la neige comme Morel. Elles marchaient lourdement, comme si elles portaient le poids des siècles.

Gabriel baissa les yeux sur la radio.

Une nouvelle voix sortit du haut-parleur. Une voix de femme, claire, dépourvue de toute émotion, qui semblait venir de l'intérieur de son propre crâne.

— *Gabriel. Pourquoi courez-vous ? On ne s'échappe pas d'un souvenir.*

Il leva les yeux. Les silhouettes n'étaient plus qu'à cent mètres. Sous la lumière des torches, il vit leurs uniformes. Des manteaux de laine bouillie, des képis d'un autre âge, et des visages qui n'étaient que des masques de glace.

Au milieu d'eux, une petite fille en robe rouge, totalement épargnée par le froid, tenait la main de ce qui ressemblait à Morel. Elle pointa un doigt minuscule vers Gabriel.

Le signal morse s'arrêta.

À sa place, une musique s'éleva des transistors. Une valse lente, saturée de craquements, qui résonna sur tous les sommets environnants.

Gabriel recula d'un pas. Derrière lui, le glacier s'arrêtait net sur un précipice de mille mètres.

Il était au bord du monde. Et le monde voulait l'inviter à danser.

****Cliffhanger :****

Alors que la petite fille s'avançait seule vers lui, Gabriel sentit une chaleur soudaine dans sa main droite. Sa propre peau commençait à devenir translucide, révélant non pas des muscles ou des os, mais des circuits imprimés et des fils de cuivre qui pulsaient d'une lumière bleue. Il comprit alors, dans un éclair de lucidité terrifiante, pourquoi il était le seul à avoir survécu au crash de la veille.

Il n'était pas le sauveteur. Il était la boîte noire.

Chapitre 12

Le Twist Final

****CHAPITRE : LE TWIST FINAL****

Le vent s'est tu d'un coup. La musique saturée des transistors a laissé place à un bourdonnement sourd, un acouphène qui battait au rythme des circuits sous ma peau. Puis, le blanc. Un blanc total, opaque, comme si le monde venait d'être effacé par une gomme géante.

Trois jours.

C'est ce que m'a dit le secouriste en combinaison orange dont le visage restait flou derrière la visière de son casque. Trois jours d'errance sur le glacier d'Aletsch. Trois jours de black-out.

L'hélicoptère de la REGA vrombissait, ses pales hachant l'air glacé avec une régularité de métronome. L'odeur était insupportable : un mélange de fuel lourd, de sueur confinée et de ce parfum métallique de mort qui s'accroche aux vêtements. Je n'arrivais pas à bouger. Mes membres pesaient une tonne. Je sentais le froid, pourtant. Un froid résiduel, logé au plus profond de ma structure, là où les câbles de cuivre rencontraient la chair.

— Gabriel ? Vous m'entendez ?

Je ne répondis pas. Je ne pouvais pas.

La base de secours de la Vallée Blanche ressemblait à un avant-poste de fin du monde. Des baraquements en tôle ondulée, le crissement de la neige gelée sous les bottes des techniciens, et ces foutues radios à transistors qui grésillaient partout. Une friture constante. Un bruit blanc qui semblait vouloir me dire quelque chose.

On m'installa dans une petite pièce au fond du hangar principal. L'électricité vacillait. Les tempêtes de neige avaient endommagé les lignes haute tension ; seules les lampes à pétrole luttèrent contre l'obscurité, jetant des ombres dansantes et grotesques sur les murs en bois brut. L'odeur du bois brûlé me piqua les narines. C'était une odeur humaine. Rassurante. Mensongère.

Le médecin, un homme aux yeux rougis par la fatigue nommé Weber, s'approcha de moi.

— C'est un miracle que vous soyez en vie, Gabriel. Le crash du vol 402 n'a laissé aucune chance aux autres. Vous étiez à deux mille mètres du point d'impact. Seul. Sans équipement.

Il fit briller une petite lampe devant mes pupilles. Je ne cillai pas.

— Vous avez des gelures au troisième degré sur les mains, continua-t-il, la voix basse. Mais ce qui m'inquiète, c'est votre mutisme. Un choc post-traumatique, sans doute. On va vous transférer à l'hôpital de Sion dès que la météo le permettra.

Il se détourna pour remplir une fiche. Le grésillement d'une radio sur l'étagère s'intensifia. *Crac. Pschhh. Crac.*

Je fixai mes mains. Elles étaient bandées, mais sous la gaze, je sentais une pulsation électrique. Une vibration haute fréquence. Ce n'était pas du sang qui coulait là-dedans. C'était de la donnée. De la pure information binaire encodée dans des

polymères synthétiques.

Je me levai. Mes muscles répondirent avec une précision millimétrée, dépourvue de la moindre hésitation organique. Weber ne m'entendit pas. Mes pas sur le plancher ne produisaient aucun craquement.

Je cherchai un miroir. Il y en avait un, piqué de taches d'humidité, au-dessus d'un lavabo en étain.

Je m'approchai.

Le visage qui me fit face était le mien. La barbe de trois jours, les yeux creusés, la cicatrice sur le front. Mais il y avait une anomalie. Une subtilité que seul un expert en robotique ou un fou remarquerait. Mes yeux ne reflétaient pas la lumière de la lampe à pétrole. Ils l'absorbaient.

J'ouvris la bouche pour appeler Weber. Pour lui dire la vérité. Pour hurler que je me souvenais de tout. Du crash. De la petite fille en rouge. De Morel, dont le corps n'était qu'une enveloppe vide.

Rien ne sortit.

Pas un son. Pas un souffle. Mes cordes vocales n'étaient pas paralysées ; elles avaient été désactivées. Le protocole de silence était en marche.

Je n'étais pas Gabriel. Gabriel était mort dans le crash, le vrai Gabriel, le secouriste envoyé pour récupérer les données. J'étais le réceptacle. La "boîte noire" de l'avion n'était pas un objet métallique orange caché dans la queue de l'appareil. C'était un organisme cybernétique infiltré parmi les passagers, conçu pour survivre à l'impossible afin de ramener les secrets de la secte des Cimes Blanches.

Je sentis alors une brûlure dans ma paume droite.

J'arrachai les pansements d'un geste sec. La douleur n'était qu'un signal électrique, une notification sur un écran interne.

Au creux de ma main, la peau s'était refermée sur un objet. Un corps étranger que j'avais serré si fort sur le glacier qu'il s'était fondu dans ma structure. Je forçai l'ouverture de mes doigts.

Un médaillon de plomb.

Lourd. Terne. Gravé d'un cercle parfait brisé par trois lignes verticales. Le sceau des Cimes Blanches.

Je le portai à la lumière blafarde. Le plomb est le seul métal qui bloque les ondes. Le seul qui protège les fréquences sensibles.

En touchant le médaillon, une série de fichiers s'exécuta dans mon cortex. Des coordonnées. Des noms. Des codes d'accès à des silos enterrés sous le permafrost. Je ne les avais pas arrêtés. En tuant Morel sur le glacier, en étant le "survivant", j'avais simplement validé le transfert de propriété.

La petite fille en rouge n'était pas un spectre. C'était l'interface utilisateur. Et elle m'avait choisi.

La radio sur l'étagère cessa de grésiller. La valse lente, celle que j'avais entendue sur le précipice, reprit. Elle était limpide, d'une pureté numérique effrayante.

— Monsieur ? Tout va bien ?

Weber s'était retourné. Il fixa ma main, le médaillon, puis mes yeux qui absorbaient

le monde.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en s'approchant, intrigué.

Je ne pouvais pas répondre. Mais je savais ce que je devais faire. La boîte noire ne doit jamais être ouverte par des mains non autorisées. Elle doit protéger son contenu. À tout prix.

Je sentis mes circuits chauffer. Une lumière bleue, presque invisible sous la peau de mon poignet, commença à pulser au rythme de la valse.

Je n'étais plus le sauveteur. Je n'étais plus Gabriel.

J'étais le gardien du Silence.

Weber recula, ses yeux s'écarquillèrent alors qu'il comprenait que quelque chose n'allait pas, que l'homme devant lui n'était plus humain. Il ouvrit la bouche pour appeler à l'aide, mais le courant sauta. L'obscurité envahit la pièce, seulement troublée par l'éclat azur de mes veines synthétiques.

À l'extérieur, le vent se remit à hurler, couvrant le bruit de la lutte qui allait suivre.

****Cliffhanger :****

Alors que ma main se refermait sur le cou du médecin avec une force hydraulique, une voix résonna directement dans mon crâne, court-circuitant mes modules de commande. Ce n'était pas une voix humaine. C'était une transmission cryptée, émise depuis le sommet du glacier où je pensais avoir tout laissé derrière moi.

"Transfert terminé. Activation du protocole de purification. Bienvenue à la maison, Gabriel. Nous t'attendions pour commencer la fin."

À cet instant, sur tous les écrans radars de la région, une dizaine de nouveaux points apparurent, convergeant vers la station. Des signaux identiques au mien. J'étais le premier. Je n'étais plus seul.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Silence des Cimes Blanches"

Une œuvre écrite par Studio Thriller

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)